

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

FANTASIE-DES-MILLE-ÎLES
SUIVI DE
EXPLORER LE FRAGMENT

MÉMOIRE PRÉSENTÉ
COMME EXIGENCE PARTIELLE
DE LA MAÎTRISE EN ÉTUDES LITTÉRAIRES

PAR JEREMY HERVIEUX

MAI 2024

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.12-2023). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

REMERCIEMENTS

Un grand merci à Bertrand Gervais pour la direction de ce mémoire.

AVANT-PROPOS

La littérature fragmentaire est difficile à décrire. Les textes morcelés sont souvent associés à la perte, au manque et à la désillusion. Ce mémoire en recherche-crédation propose de prendre cette conception du fragment à contre-pied pour en investir le potentiel humoristique.

Ma création raconte l'histoire d'un jeune garçon qui voit sa vie basculer le jour où sa mère devient une étoile de la littérature jeunesse. Le narrateur est aux premières loges de ce succès, qu'il nous rapporte de manière fragmentée, alors qu'il découvre les salons du livre, les admirateurs et les détracteurs, mais aussi la réalité plus prosaïque, voire banale, du métier d'écrivain.

Ainsi, l'œuvre propose un florilège de réflexions et de situations tragi-comiques sur les thèmes de l'écriture et de la famille. Davantage qu'une simple forme, le fragment est aussi une méthode de travail. Car si l'écriture fragmentaire permet de caser les idées et les scénettes sans compromettre la structure narrative, elle demande aussi un haut degré de concision et une attention constante portée aux ellipses.

Dans le volet réflexif, j'aborde d'autres œuvres contemporaines qui font un usage ludique de l'écriture fragmentaire. Il s'agit de découvrir les possibilités et les limites de cette forme littéraire, qui exige une danse constante entre liberté et contrainte. J'aborde aussi, entre autres, comment mon expérience de créateur de contenu sur le web a influencé mon rapport au fragment, en plus de documenter les réflexions qui jalonnent mon processus d'écriture et mes explorations du fragment et ses paradoxes.

TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS.....	iii
RÉSUMÉ.....	v
FANTASIE-DES-MILLE-ÎLES.....	1
EXPLORER LE FRAGMENT.....	62
BIBLIOGRAPHIE.....	95

RÉSUMÉ

La première partie de mon mémoire est composée d'un court roman intitulé *Fantaisie-des-Mille-Îles*, qui raconte l'histoire d'un jeune garçon qui voit sa vie basculer le jour où sa mère devient une étoile de la littérature jeunesse. Le narrateur est aux premières loges de ce succès, qu'il nous rapporte de manière fragmentée, alors qu'il découvre les salons du livre, les admirateurs et les détracteurs, mais aussi la réalité plus prosaïque, voire banale, du métier d'écrivain. Avec ce roman, j'explore la forme fragmentaire, essayant d'en mesurer les possibilités et les limites. Le volet réflexif de ce mémoire est composé d'un journal de création intitulé *Explorer le fragment*. En m'appuyant principalement sur la théorie de l'écriture fragmentaire développée par Françoise Susini-Anastopoulos, je mène une introspection visant à déterminer quelle est ma propre unité d'écriture. Trois axes principaux s'entrecoupent au sein de cet essai. Le premier concerne mes découvertes théoriques au sujet de la fragmentation. J'explore les nombreux paradoxes et l'ambiguïté de la forme fragmentaire, qui peut tout autant évoquer les vestiges des Anciens que la brièveté imposée par le web. Le deuxième axe est composé des réflexions qui jalonnent mon processus d'écriture, alors que je négocie avec les contraintes et les possibilités narratives du fragment. Dans le troisième axe, je me penche sur un corpus de différents romans contemporains écrits de manière fragmentaire. L'idée est d'observer les effets de la fragmentation textuelle au sein de ces œuvres afin d'alimenter ma réflexion et ma création.

Mots clés : fragment, écriture fragmentaire, roman fragmentaire

FANTASIE-DES-MILLE-ÎLES

1996

Je l'appelle Stacy Fillion. Elle a un doctorat en études intergalactiques et son certificat de gardienne avertie. Elle est capable de faire la split et peut résoudre n'importe quelle équation mathématique, tout ça en même temps. Dans ses temps libres, elle est une pop star qui remplit le Centre Molson. Ses amis l'admirent, ses parents aussi - surtout son père, qui est très présent. Chanceuse!

Stacy Fillion est de tous les partys, de toutes les fêtes d'anniversaire. On lui lance les invitations de bon cœur, sans que sa mère ait besoin d'appeler les autres mères pour les convaincre de lui laisser une chance. Elle est excellente en éducation physique, on la choisit toujours en premier quand vient le temps de former les équipes. Jamais on ne rit d'elle, jamais on ne lui dit qu'elle ressemble au petit gros dans les Goonies.

Stacy Fillion mesure trois centimètres et elle est mince comme une julienne. Je dois faire attention, parce que je peux facilement la perdre. Une fois, le chien du voisin l'a avalée par mégarde. J'ai dû fouiller dans ses excréments pour la retrouver. Au moment où je perdais espoir, j'ai senti sa silhouette rigide entre mes doigts. *Où étiez-vous, jeune fille?* Je l'ai grondée à la blague pour repousser mes larmes de soulagement, avant d'essuyer son minuscule visage avec mon pouce. Son sourire était intact. Stacy ne m'en voulait pas. Je me suis juré de ne plus jamais la perdre.

Et c'est pourtant ce qui arrive le 7 juillet, pendant un après-midi caniculaire. Stacy et moi jouons sur le patio. Pour rafraîchir ma lilliputienne amie, je décide de lui aménager une piscine dans un plat Tupperware. Mais je calcule mal la quantité d'eau, la piscine déborde et Stacy est projetée par-dessus bord. Sous mes yeux affolés, elle disparaît dans la fente entre deux lattes de bois.

Alertée par mes cris de détresse, ma mère me rejoint sur le patio. Je lui indique l'endroit où Stacy est tombée. En regardant entre les lattes, nous voyons ses cheveux de plastique jaune reluire dans la pénombre. Ma mère entreprend de la sauver. Elle retourne dans la maison et en ressort avec deux couteaux à beurre, qu'elle plonge dans l'interstice qui a avalé ma Polly Pocket. Concentrée, la langue sortie, elle remue les couteaux, espérant pincer Stacy Fillion pour la remonter à la surface. Rien à faire. Elle ne réussit qu'à l'enfoncer davantage.

De guerre lasse, ma mère dépose les couteaux dans le plat Tupperware. Ils sont maculés de terre. Derrière elle, mes vêtements ont arrêté de se mouvoir sur la corde à linge, comme s'ils attendaient eux aussi son verdict.

Je pense que notre chien est mort, lâche-t-elle.

Je secoue la tête. Abandonner Stacy Fillion m'est inconcevable. C'est cruel de la savoir aussi proche mais inatteignable. Je propose qu'on défonce le patio. Le bois est déjà mou par endroits. Je pourrais demander à Maxence, son père travaille dans la construction, il est déjà venu en parler dans ma classe de maternelle. Et qui sait, peut-être que cette mésaventure m'aidera à gagner l'amitié de Maxence!

Ma mère m'écoute patiemment. Dans le reflet de ses lunettes de lecture, je vois le soleil qui se couche. La boule de feu dédoublée lui fait comme une deuxième paire d'yeux. Je réalise qu'on est sur le patio depuis longtemps. Elle me propose de rentrer boire un verre d'eau. Je refuse. Stacy Fillion a déjà survécu au système digestif d'un bichon frisé, ce n'est certainement pas un patio croulant qui va nous séparer.

Voyant que je n'en démords pas, ma mère retire ses lunettes, accrochées à son cou par un cordon vert émeraude. Elle prend une grande inspiration.

Y'a quelque chose que je t'ai pas dit à propos de notre maison.

Les poils se dressent sur mes bras, comme des élèves soudainement attentifs. Ma mère me raconte que, dans la terre sous notre semi-détaché, une guerre fait rage entre deux colonies d'insectes. Oui oui, juste là, sous nos pieds. Elle me parle de scarabées qui commandent des armées de lombrics, de galeries souterraines qui sont le théâtre de conflits sanglants, et de fourmis qui ont perdu l'espoir de regagner leur colonie. Mon scepticisme s'érode à mesure que les détails s'accumulent.

Parce qu'il est impossible de construire un mensonge aussi élaboré, non?

Pour l'instant, dit ma mère, c'est un conflit à petite échelle. Mais s'il venait à prendre de l'ampleur, les conséquences sur la race humaine seraient désastreuses.

Une autre raison de défoncer le patio, dis-je, ne voyant pas où elle veut en venir. Ma mère agite son doigt pour signifier *Non*. Nul besoin de détruire quoi que ce soit. Parce que Stacy Fillion est enfin arrivée dans l'Ici-Bas, comme le prédisait la prophétie gravée dans la roche-mère.

Voilà des siècles que les insectes attendent sa venue, conclut ma mère en se relevant. *Elle seule peut rétablir la paix.*

Je colle mon œil contre le bois du patio. Stacy Fillion gît face contre terre, inerte.

Bon, dit ma mère, *c'est sûr qu'elle est un peu sonnée, mais son sens du devoir devrait la réveiller dans pas long.*

Sur ce, ma mère retourne dans la maison. Je lui emboîte le pas.

Ce soir-là, je sors mes crayons de cire pour dessiner Stacy Fillion en train de faire la guerre avec les insectes. Je suis absorbé par ma tâche, tellement que je n'entends pas ma mère retourner dans son bureau et fermer la porte à clé. Elle n'en ressortira qu'à l'aube.

1998

Ma mère est devenue une étoile de la littérature par accident.

Ou plutôt, à *cause* d'un accident.

C'est arrivé chez Épilogue, la maison d'édition où elle travaillait en tant que lectrice de manuscrits. À chaque jour, des centaines de pages 8,5 po x 11 po s'accumulaient sur son bureau, noircies d'histoires suppliant qu'on leur donne vie. Parmi les aspirants auteurs, il arrivait qu'Évangéline (ma mère) reconnaisse le nom d'une camarade avec qui elle avait étudié les arts et lettres au cégep Lionel-Groulx. Il lui fallait alors faire preuve d'objectivité et juger le texte pour ce qu'il était. Plus souvent qu'autrement, c'était une imitation d'*Harry Potter* ou du *Seigneur des anneaux*. Le fantastique avait le vent dans les voiles. La plupart des manuscrits étaient accompagnés d'une mappemonde minutieusement tracée, avec des montages en triangle et des grands lacs percés par la queue d'un monstre.

Pour une raison qui m'échappe, le verbe *maugréer* avait la cote. Tout le monde maugréait : les orcs, les princesses, les garçons d'écurie.

À croire que c'est le seul verbe qui existe, maugréait ma mère, le soir venu, quand je la retrouvais après le service de garde.

Les bureaux d'Épilogue étaient situés sur le bord de la rivière des Mille-Îles.

Quand les arbres étaient dégarnis, à l'automne, on apercevait la cime du manoir de Céline Dion. Mais ma mère n'avait pas le luxe de la contemplation : elle se mettait au travail dès son arrivée au bureau, cappuccino à la main, prête à se gaver de prophéties grandioses et de mythologies complexes.

Les manuscrits étaient parfois maladroits, certes, mais toujours inspirés.

Les personnages portaient des noms compliqués, sur lesquels on semblait avoir saupoudré des trémas au hasard.

Émélianne. Dracövel. Gwëndolynne.

Certaines héroïnes allaient voir le jour, la plupart non.

Ma mère, elle, en deviendrait très certainement une.

*

L'accident, donc, s'est déroulé chez Épilogue, et plus précisément aux toilettes.

Ce jour-là, Évangéline portait un chandail arborant un singe et la phrase *J'travailleur pour des pinottes*, ce qui aurait pu être drôle si ce n'était la navrante vérité.

En sortant du cabinet, ma mère est tombée nez à nez sur sa collègue Julie, présidente du comité organisationnel. Julie, éternelle coquine, préparait une surprise pour la fête d'une autre collègue, elle aussi nommée Julie. Il y aurait du gâteau au fromage, des ballons chromés et surtout une immense carte de fête en carton, que Julie tenait entre ses mains.

Tout le monde l'avait signée, il ne manquait plus que ma mère.

J'ai pas de crayon, avait dit Évangéline, brusquée qu'on l'ait suivie jusqu'aux toilettes.

Il faut dire que ma mère n'était pas très impliquée dans la vie du bureau, préférant terminer ses rapports de lecture le plus vite possible pour venir me chercher au service de garde.

Toujours est-il que Julie, qui avait tout prévu, lui avait tendu un stylo BIC.

Comme le rebord du lavabo était mouillé, ma mère avait décidé d'utiliser la porte de la salle de bain comme surface pour signer la carte.

Ce fut son erreur.

À peine avait-elle tracé le *B* de *Bonne fête* que quelqu'un a fait irruption dans la pièce. Nul besoin d'un cours en physique pour se figurer la vitesse avec laquelle le bouchon du stylo, que ma mère tenait à la hauteur de son visage, a été propulsé vers son œil.

Ce jour-là, les mots *lacération* et *cornéenne* ont fait leur entrée dans mon vocabulaire. J'avais sept ans.

*

La convalescence d'Évangéline a duré trois mois.

Trois mois durant lesquels j'ai veillé au chevet de ma mère du mieux que je le pouvais, essayant la débrouillardise comme on essaie un costume trop grand.

J'ai appris à faire des cappuccinos, que j'allais lui porter dans sa chambre. La pauvre accidentée était couchée sur le dos (ordre du médecin), un nuage de ouate sur l'œil.

En revenant de l'école, je commandais de la pizza. On mangeait en écoutant un CD de François Pérusse. Ma mère riait, puis pleurait parce que rire lui faisait mal.

Quand elle était fatiguée, je traversais le boulevard Curé-Labelle pour me rendre au Bowling Sainte-Thérèse. Je me sentais comme le personnage de Matilda, dans la scène où elle se balade seule dans la ville. Mais contrairement à la petite télékinésiste, je n'étais pas particulièrement résilient, ni surdoué, ni même doué.

Au bowling, en tout cas, j'étais un pro du daleau. Sur les écrans de télévision, des quilles anthropomorphisées se payaient ma gueule, sans aucune considération pour ma situation : seul avec une mère mutilée, clouée à l'œil et au lit.

*

Paradoxalement, Évangéline n'a jamais été aussi productive que pendant cette période d'alitement. Des choses merveilleuses peuvent se produire quand on est condamné à fixer le plafond.

Pour combattre l'ennui, son cerveau s'est mis à sécréter une aventure romanesque.

L'opération se déroulait naturellement, comme une métabolisation de tous les manuscrits qu'elle avait lus au travail. Au plafond de sa chambre était apparu un jeune garçon coiffé d'une tresse et muni d'une épée.

Aussitôt remise sur pied, ma mère a fait le choix de s'asseoir. Il lui fallait refaire à l'ordinateur ce qu'elle avait projeté au plafond, capturer la vision avant qu'elle lui échappe.

*

Quand je partais pour l'école, Évangéline était rivée à son document Word.

Elle l'était encore à mon retour.

J'pense que je tiens quelque chose, me disait-elle, les yeux rougis par le temps d'écran.

Ses cheveux frisés m'apparaissaient comme l'extension de cette chose qui, en elle, avait explosé. C'était l'inspiration.

De mon côté, je tuais le temps en regardant des films ou en écoutant le CD de François Pérusse. Je riaais à m'en tenir les côtes, seul à côté du haut-parleur. Rien de ce que je faisais n'arrivait à libérer ma mère de sa concentration.

*

C'est à cette époque que m'a pris l'étrange lubie de tracer, à la craie sur l'asphalte, des couloirs reliant notre maison à celle des voisins. Notre rue n'était pas passante : je pouvais m'appliquer sans craindre de me faire happer par une voiture. Tout le voisinage était ravi par ce réseau routier tubulaire et coloré. Certains voisins me permettaient même d'étendre les routes jusqu'à leur porte d'entrée. Sauf le vieux Claude, qui jugeait que je « salopais la rue ». Il m'a engueulé alors que j'étais à genoux sur la chaussée, un morceau de craie à la main.

Pis tu diras à ta mère que son terrain fait dur en sacrement.

Je ne comprenais pas sa haine de nos pissenlits ; n'avait-il pas lui-même des fleurs sur son terrain?

Gang de souillons, maugréait-il avant de s'enfermer dans son semi-détaché.

Quand ma mère est devenue célèbre, l'automne suivant, le vieux Claude m'a supplié de poursuivre mon dessin sur son terrain, allant jusqu'à reculer sa voiture pour libérer son entrée ; et quand je l'ai terminé, il s'est agenouillé sur son arthrose pour parachever mon œuvre, dessinant des petits carrés de pavé avec la craie que je lui avais laissée.

*

La nuit, le cliquetis du clavier me parvenait comme le bruit de la pluie. Évangéline écrivait comme on gratte une démangeaison, avec cette frénésie qui ne craint pas d'empirer la plaie. Six mois plus tard, le premier tome de *Nathaniel* est apparu en librairie; puis, du jour au lendemain, sur les pupitres de mes camarades de classe. Évangéline Taillefer est devenue un sujet prisé dans les présentations orales, et l'influence de son univers médiéval-fantastique s'étendait jusqu'aux bricolages affichés sur les murs de l'école.

À la récré, on me quêtait des informations sur les tomes à venir. Même les élèves de sixième année voulaient que je les informe du destin des personnages. Je faisais mine d'être agacé, je disais *Lâchez-moi avec ça*, mais mon rôle de porte-parole de l'univers de *Nathaniel* me remplissait de fierté.

Autour de moi, le comportement des gens s'est mis à changer. Celui de mon enseignante, par exemple. Avant, quand je m'approchais de son bureau, madame Cynthia soupirait en fermant les yeux, accablée par ma question avant même que je la pose. *Quoi!!!*, râlait-elle. Elle m'écoutait les yeux fermés. Parfois, elle ne les rouvrait même pas. Je retournais

bredouille à ma place. Désormais, non seulement madame Cynthia était beaucoup plus patiente avec moi, mais elle avait même procédé à une réévaluation critique de mes travaux. L'une de mes compositions écrites, jadis jugée « brouillonne », servait désormais d'exemple pour les autres amis de la classe. Ceux-ci ont commencé à m'inviter à leurs fêtes d'anniversaire, dont Maxence. J'ai été le premier à frapper sur la piñata géante. Avant de me tendre le bâton de baseball, son père a noué un foulard sur mes yeux. J'ai été plongé dans le noir. Je n'avais que les cris d'encouragements des autres enfants pour m'orienter vers la piñata. C'est dans ce néant que le constat m'est apparu : sans *Nathaniel*, je ne serais pas là.

*

Curieusement, la blessure à l'œil d'Évangéline avait aiguisé son sens de l'observation.

Tout ce qui croisait son regard pouvait se retrouver dans ses livres : les brosses savonneuses qui fouettaient notre voiture au lave-auto se réincarnaient en une légion de harpies tourbillonnantes, et la démarche claudicante d'un dentiste devenait celle d'un orque ou d'un troll.

Ma mère passait notre banlieue dans le tordeur de la fantaisie, et les résultats se vendaient en librairie, mais aussi en pharmacie et au Club Price.

Parfois, elle m'interpelait depuis son bureau, me demandant de lui fournir un nom de personnage, ou une couleur. J'étais enchanté à l'idée que mes microdécisions faisaient leur chemin jusqu'à l'imprimerie et que, bientôt, un dragon déploierait ses ailes *fuchsia* dans la tête d'un enfant en Gaspésie.

Fait amusant : Évangéline Taillefer est la première femme quasi éborgnée à avoir fait la une du magazine *Cool!*

*

Il est certain que, maintenant que je les comparais à ma mère, les autres parents avaient perdu de leur éclat.

Comme le père de ma voisine Marie-Ève Boucher. Jadis, cet homme était mon modèle, voire mon héros. Mais le succès d'Évangéline avait remis les choses en perspective. Avec ses romans, elle convertissait toute une génération à la lecture, en plus de nous offrir une boussole morale qui guiderait l'entièreté de nos vies.

Le père de Marie-Ève, lui, faisait flamber ses pets.

T'es rendu snob, a dit Marie-Ève, en voyant que je ne réagissais plus de la même façon aux prouesses de son père.

Dans la lueur des flammes, mon visage restait de marbre.

Une fois rentré chez nous, j'ai demandé à ma mère ce que ça voulait dire, être snob.

Être snob, c'est péter plus haut que le trou.

Elle pouvait bien parler, Marie-Ève Boucher.

*

Dans les salons du livre, c'était - et je pèse mes mots - l'hystérie collective. La file d'attente pour le kiosque d'Évangéline s'étirait au point d'obstruer l'accès aux autres auteurs.

Plusieurs grands noms de notre littérature se plaignaient ; d'autres se réjouissaient à la vue de cette légion de jeunes lecteurs.

En public, Évangéline trouvait important d'incarner l'univers de ses romans. Elle portait des costumes médiévaux conçus sur mesure par notre voisin Jean-Paul, qui disait que ma mère

était « la muse qu'il attendait ». Sa cornée était guérie depuis longtemps, mais elle continuait d'arborer un cache-œil, style pirate. C'était sa marque de commerce, l'équivalent de la mèche blanche de Marie Laberge. Elle s'adressait aux enfants avec cérémonie (*Salutations, messires!*) puis murmurait un *Bonjour* gêné à leurs parents, décrochant momentanément de son personnage. Sur la table de dédicaces, un lecteur CD jouait un florilège de chants grégoriens.

Les enfants, déguisés eux aussi, voulaient se faire prendre en photo avec elle. Les parents sortaient leur caméra jetable ou numérique. Je dois figurer sur plusieurs de ces photos, car je circulais librement derrière le kiosque. En fait, j'avais moi-même une caméra vidéo, avec laquelle je documentais la folie. Ma mère ne le savait pas, mais je faisais exprès de reculer les cassettes au tout début avant de filmer, de manière à effacer leur contenu, c'est-à-dire les huit premières années de mon enfance.

De toute façon, me disais-je, la vraie vie venait de commencer.

Je filmais les autres enfants, rouges de nervosité à l'approche de leur idole. Puis je zoomais sur leurs mères, qui canalisait leur impatience en chiquant de la gomme.

Il arrivait qu'Évangéline se fasse courtiser par des pères de famille. Ses accoutrements médiévaux ne les refroidissaient en rien - cela devait même, hélas, en allumer certains.

Y'en a de l'imagination dans c'te belle tête-là! disaient-ils.

Ma mère les ignorait et gardait son attention sur les petits. C'étaient eux, son public cible.

Ou du moins le croyait-on.

*

C'est pendant une séance de dédicaces que ma mère a rencontré Marie-Claude Gobeil.

L'événement se déroulait à notre bibliothèque municipale. Plusieurs voisins et amis s'étaient déplacés pour venir saluer la nouvelle fierté locale.

Malgré cette déferlante d'amour, la journée s'est vite révélée éprouvante. Il faisait chaud, Évangéline étouffait dans son armure, et son poignet frôlait la tendinite à force de multiplier les signatures. Mais elle gardait le sourire, s'efforçant d'ignorer les gouttes de sueur qui tombaient sur les livres qu'on lui tendait en rafale.

Toujours la même question dite avec cérémonie :

À qui ai-je l'honneur?

À qui ai-je l'honneur?

À qui ai-je l'honneur?

À qui ai-je l'honneur?

À qui ai-je l'honneur?

-Marie-Claude.

À ce stade-ci de la journée, ma mère était sur le pilote automatique, son lexique moyenâgeux réduit à sa plus simple expression.

-Marie-Claude... Voilà un nom bien rare pour une enfant. Chérissez-le.

-C'est moi, Marie-Claude. Je m'appelle Marie-Claude.

Ce n'est qu'à cet instant que ma mère a relevé la tête de la page qu'elle s'appêtait à dédicacer. La personne devant elle avait la taille d'une enfant, mais pas le visage.

Et pour cause : c'était une femme dans la cinquantaine.

Contrairement aux autres adultes, celle-ci n'était pas là pour accompagner son enfant, mais bien pour faire signer ses exemplaires de *Nathaniel*, dont les pages écornées laissaient deviner une lecture assidue.

Pour ajouter à l'incongruité de la situation, elle portait une armure médiévale quasi identique à celle de ma mère. Le seul anachronisme était ses mèches rouges, qui ne pouvaient qu'appartenir à l'an 1998.

Évangéline a été décontenancée, au point d'en oublier son personnage de conteuse troubadour.

-Simonac, vous vous êtes donnée.

Un éclair d'incertitude a traversé le regard de l'inconnue. Ses gantelets pendaient mollement de chaque côté de son corps.

-Ça vous plaît pas...?

-Non! Au contraire. Je... Je m'attendais juste pas à ça.

Le visage hébété de ma mère se reflétait dans le plastron en métal.

Les gens dans la file d'attente s'étaient tus, eux aussi mystifiés par cette étrange hurluberlue.

Il y avait quelque chose d'inquiétant dans le visage de cette Marie-Claude. Son expression était aussi impénétrable qu'une cotte de mailles. Elle semblait obéir à un code d'honneur précis - et je n'étais pas certain de vouloir le connaître.

*

Près de chez nous, il y avait une butte gazonnée que les habitants de Sainte-Thérèse avaient vulgairement baptisée le Toton Vert. Quand il neigeait, les Thérésiens et les Thérésiennes y glissaient. Le reste du temps, ils n'y allaient pas. J'avais donc la colline à moi. C'est là que je lisais les *Nathaniel*, perché au sommet de la butte.

Des livres de Évangéline, j'aimais absolument tout. À l'exception des couvertures, que je trouvais horripilantes. Elles me donnaient une double nausée, physique et spirituelle.

Je ne l'ai jamais dit à ma mère, mais si j'étais toujours pressé d'ouvrir ses livres, c'était autant pour poursuivre l'aventure que pour faire disparaître ces ignobles couvertures.

La présence d'une image de synthèse du héros plutôt que d'une photographie m'agaçait au plus haut point, car j'étais persuadé que Nathaniel était réel. Ma mère n'inventait rien. Au contraire, elle tirait un pan de rideau pour révéler un autre monde. Certes, elle me demandait parfois d'y ajouter mon grain de sel (dragon *fuchsia*, etc.), mais ces ajouts n'étaient que des clins d'œil qu'elle m'adressait depuis les Terres Tremblantes.

Le pire, avec les couvertures, c'étaient les yeux dont on avait affublé Nathaniel, des yeux morts, dépouillés de l'intelligence et de la ruse dont le héros faisait preuve dans ses aventures. Penser que Nathaniel ressemblait à ce cadavre m'était inconcevable. Car Nathaniel était brillant.

Il aurait été capable, lui, de voir le malaise qui se ruait droit sur nous.

1999

En janvier, les enfants de Sainte-Thérèse étaient conviés à venir passer une nuit à la bibliothèque municipale. C'était l'allégresse. Il y avait des viennoiseries, des certificats-cadeaux à gagner, des chasses aux trésors qui nous amenaient à courir d'un rayon à l'autre, à la recherche d'indices glissés entre les pages des livres. Pour participer à l'événement, il fallait avoir entre sept et douze ans, et trimballer son sac de couchage.

De toutes les éditions, c'est celle de 1999 qui a marqué les annales. Cette année-là, Évangéline Taillefer avait accepté de venir lire, en primeur, un extrait du prochain *Nathaniel*. Un essaim d'admirateurs en pyjama s'était agglutiné aux pieds de leur romancière préférée.

Dans la grande salle, les enfants observaient un silence total. Enfin, quasi total. Parce que derrière moi, une rouquine n'arrêtait pas de jacasser. Inquiet, je fixais Évangéline, redoutant qu'elle soit déconcentrée par cette pollution sonore. Puis j'ai décidé de prendre les choses en main. Je me suis retourné vers la rouquine pour lui demander de se taire, y allant d'un franc *Excuse-moi, c'est dérangeant*.

Mais je n'ai jamais eu le temps de voir sa réaction, car en une fraction de seconde, ma vue s'est retrouvée obstruée par une paire de jambes. Avant que je ne puisse relever la tête, cette mystérieuse entité s'est penchée à la hauteur de mon visage, dans un squat militaire parfait. Elle a porté un doigt à ses lèvres, m'administrant le *chut* le plus autoritaire jamais donné à un enfant. Son haleine était glaciale, ses yeux bleus comme un portail sur l'hiver. Ses lèvres étaient parcourues de gerçures rouges, brunes et orangées.

J'aurais pu me défendre, désigner la personne qui méritait cette remontrance, mais j'étais trop sous le choc de reconnaître Marie-Claude Gobeil, l'admiratrice en armure.

Une fois sa lecture terminée, ma mère a changé d'accoutrement, troquant sa tunique d'enchanteresse pour un chandail Louis Garneau. C'était sa manière de signaler qu'elle était descendue de son piédestal et qu'on pouvait l'aborder comme une concitoyenne.

Et Marie-Claude a sauté sur l'occasion.

-Faites-vous beaucoup de vélo?

-Pardon?

-Votre chandail.

Ma mère se servait au buffet froid préparé par les bénévoles de la Nuit à la Bibliothèque. Elle avait cessé de remplir son assiette de carton pour se retourner vers son interlocutrice.

-Ah. Non, pas vraiment. J'ai juste pris ça dans une vente de garage.

-Je m'appelle Marie-Claude, en passant.

On le sait, ai-je pensé depuis le plateau de desserts.

-Enchantée, a dit ma mère.

Marie-Claude était vêtue d'un pyjama sur lequel était imprimée une centaine de petits chiens Snoopy. Cet ensemble mou n'arrivait pas à me berner : je lisais encore une dureté implacable dans son regard. Elle suivait ma mère le long du buffet, en faisant des petits pas rapides avec ses pantoufles de grenouille. Les deux amphibiens en peluche avaient les yeux exorbités, l'air de chercher un moyen de s'enfuir.

-Je veux pas vous dire quoi faire, mais... (Elle a baissé le ton, s'est hissée sur la pointe des pieds pour chuchoter à l'oreille de ma mère.) À votre place, j'évitais les muffins aux carottes.

Ma mère a immobilisé les pinces en plastique qu'elle tenait au-dessus de l'assiette de muffins.

-Comment ça?

-C'est Francine qui les a préparés, vous savez, Francine de la mairie? J'ai rien contre elle, c'est juste qu'elle est pas mal enrhumée... Je la vois tousser pis moucher depuis tantôt... Je me demande même si c'est pas la coqueluche...

Ma mère a redéposé la pince sur la table.

-Merci de m'avertir. C'est pas le temps que je tombe malade, j'ai une semaine de fou.

-Ah oui? Vous avez souvent des événements comme celui-ci?

J'ai failli m'étouffer sur mon rouleau au jambon.

Pourquoi Marie-Claude jouait-elle à l'innocente? Elle *savait* que ma mère participait à des événements du genre. Elle s'était même présentée au dernier, vêtue d'une armure qu'on aurait dit forgée par les géants de magma des Terres Tremblantes.

C'est là que j'ai réalisé qu'Évangéline ne l'avait pas reconnue. Elle n'avait aucune idée qu'elle s'adressait à l'admiratrice enfiévrée qui, deux mois plus tôt, lui avait fait signer ses livres.

-Est-ce qu'il y a d'autres aliments dont je devrais me méfier?

-La salade de fruits, a répondu Marie-Claude. Parce que c'est moi qui l'ai faite. Après une bouchée, vous serez pu arrêtable.

-Tu peux me dire tu, a dit ma mère.

-Tu seras pu arrêtable.

Marie-Claude avait parlé en me regardant droit dans les yeux.

Après le goûter, j'ai installé mon sac de couchage dans la section des livres pour adolescents, le plus loin possible de Marie-Claude, qui continuait d'entretenir ma mère. J'ai dressé mon campement près des *Chair de poule* qui, quant à moi, auraient pu accueillir un nouveau titre : *L'admiratrice malaisante*.

*

Tout comme le succès littéraire, c'est sans préavis que Marie-Claude Gobeil a débarqué dans nos vies. J'avais l'impression qu'il manquait un chapitre à l'histoire, un chapitre qui aurait justifié ses présences répétées à notre table à manger. Car ma mère s'est mise à la recevoir pour souper les lundis. Puis les lundis et mercredis. Enfin, les lundis et mercredis et vendredis.

On l'accueillait à la maison, mais c'est Marie-Claude qui cuisinait. Elle habitait si proche que ses quiches nous arrivaient encore fumantes. De mon côté, je devais sortir la rallonge de la table et l'installer, ce que je faisais en me traînant les pieds.

J'étais encore méfiant envers elle.

Je n'avais jamais rencontré quelqu'un de tel, ni dans la vie, ni dans les livres.

À chaque fois que je croyais l'avoir cernée, une nouvelle information s'ajoutait, et mes convictions s'écroulaient comme une tour de Jenga.

Ce qui m'agaçait le plus, c'était le virage complet de sa personnalité, entre sa première apparition (nerveuse devant son auteure préférée) et maintenant (évachée dans notre salon comme si c'était le sien). Mais au fil des soupers, j'ai réalisé que Marie-Claude était pétrie de paradoxes. Elle avait simultanément un cœur d'enfant *et* la rancœur de celle dont l'innocence s'est effritée avec les années. Elle pouvait, par exemple, s'émerveiller devant la parade du père Noël, puis aussitôt coller sa chique de gomme dans les cheveux d'une fée des étoiles dont l'attitude manquait de décorum.

-T'as pas fait ça pour vrai?!

-Oui madame.

Des anecdotes comme celle-là, Marie-Claude en avait des centaines. Ma mère en raffolait.

Elle riait généreusement, ravie de laisser le rôle de conteuse à quelqu'un d'autre. La force de son rire faisait vaciller les bougies allumées sur la table.

Fine observatrice, notre invitée remarquait lesquelles de ses tranches de vie avaient le plus de succès auprès de ma mère. Ainsi, quand elle replongeait dans son bassin d'anecdotes, c'était à la recherche d'une perle qui brillait d'un éclat similaire.

J'avoue que les histoires de la Gobeil m'ont arraché quelques sourires. Mais quand c'était le cas, je recomposais aussitôt mon visage pour afficher ce que ma mère appelait ma « face de plâtre ». Je croyais que mon air bête finirait par avoir raison de Marie-Claude et la chasser à jamais de notre maisonnée.

Mais non. J'aurais eu beau plonger mon visage dans le caquelon de fondue que ma mère n'aurait pas décroché les yeux de son invitée.

Il y avait de l'amour dans l'air, et je ne pouvais rien y faire.

*

Le plus louche, c'était que la Gobeil ne parlait jamais de *Nathaniel*.

Jamais.

Elle pouvait discourir des heures de tout et de rien, sauf des livres d'Évangéline.

On aurait dit que Marie-Claude cherchait à prouver qu'elle n'était pas là pour ça.

Ce qui, à mes yeux, prouvait qu'elle n'était là que pour ça.

Je n'étais pas dupe : si elle revenait soir après soir, c'était pour côtoyer la créatrice de l'univers romanesque qui la faisait tant vibrer. Pourquoi ne pas l'admettre?

-Merci d'me recevoir, disait Marie-Claude en arrivant chez nous, secouant ses bottes avec une nonchalance étudiée.

Ma mère la débarrassait de son manteau, une doudoune aubergine qui faisait chanceler notre père - preuve supplémentaire que Marie-Claude était de trop.

Un soir, elle a débarqué avec un cadeau.

-Ben voyons donc, Marie, fallait pas!

-C'est rien. Juste une petite pensée.

Ma mère s'est assise sur le futon pour procéder au déballage de cette « petite pensée ».

Marie-Claude me jetait des sourires, visiblement nerveuse. Ses joues étaient aussi rouges que ses mèches, écrasées par sa tuque.

Ma mère a déchiré un dernier pan de papier d'emballage, achevant de révéler la surprise. C'était l'une de ces petites tables rotatives appelées *lazy Susan*. De forme ronde, la table représentait le Kadran Solaire, l'une des figures les plus importantes de la mythologie de *Nathaniel*. Un soleil bleu marine y était peint, et chaque rayon pointait vers un chiffre romain.

-Attends, t'as fait ça toi-même?

-Euh, oui. (Marie-Claude regardait ses bottes.) J'étais dû pour un nouveau projet de peinture sur bois, donc je me suis dit pourquoi pas...

Le dispositif fut aussitôt placé au centre de notre table. Pendant le repas, Marie-Claude ne cessait de le faire pivoter d'un bord et de l'autre, désireuse de nous prouver son utilité.

Quant à moi, je n'y ai pas touché une seule fois. Je préférais étirer mon corps au-dessus de la table pour saisir la moutarde plutôt que d'admettre qu'elle avait créé quelque chose de pratique.

De toute façon, le Kadran Solaire ne servait pas à ça. C'était un artefact de la plus haute importance, destiné à prévenir la Grande Éclipse de plonger les Terres Tremblantes dans la Noirceur Éternelle, et non pas à faciliter notre accès à la sauce soya.

Au moins, Marie-Claude ne s'éternisait jamais après les repas. Elle partait après le dessert, évoquant sa perruche qu'il valait mieux ne pas laisser seule trop longtemps. Et puis, elle ne voulait surtout pas se mettre dans le chemin du travail. C'est ce qu'elle disait en jetant un vague coup de tête vers le bureau de ma mère.

-T'es sûre que tu veux pas un lift? proposait Évangéline.

-Arrête-moi ça, j'habite à côté.

-Je vais te lifter.

-Ben non, j'insiste. J'habite à deux jets de pierre.

Je savais que Marie-Claude avait pioché l'expression « jet de pierre » dans les livres de ma mère. J'aurais voulu qu'elle l'admette, qu'elle crève l'abcès, qu'elle arrête de jouer à l'innocente, qu'elle revienne à sa véritable identité : admiratrice zélée.

Mais elle était déjà partie, sa doudoune aubergine reluisante sous la lumière des lampadaires.

*

Écrire demandait beaucoup, beaucoup d'énergie.

Et cette énergie-là, ma mère ne pouvait plus la mettre ailleurs.

Pendant qu'elle érigeait son œuvre, notre semi-détaché, lui, tombait en décrépitude.

Le gazon jaunissait. Les aliments expiraient dans le frigo.

Une fois, j'ai retrouvé un pot de creton tellement moisi qu'il était recouvert d'une couche de poils. On aurait dit un cochon d'Inde.

Je suis sorti le jeter au garage, qui était rempli de sacs poubelle malodorants, parce qu'on oubliait toujours de les mettre au chemin, le lundi.

Je n'étais pas plus fiable qu'Évangéline, côté tâches ménagères.

Et contrairement à elle, je n'avais pas l'excuse de l'écriture.

Un samedi, j'ai été réveillé par le bruit d'une balayeuse.

En sortant de ma chambre, je suis tombé nez à nez avec la Gobeil.

-Bon matin, p'tit gars. Je t'ai pas réveillé, toujours?

Elle projetait sa voix pour enterrer le sifflement de l'appareil.

-Ta mère est dans un rush d'écriture. Je l'aide en faisant un p'tit ménage rapidos, pis après je te laisse profiter de ton samedi.

À partir de là, cette scène s'est répétée toutes les fins de semaine. Je n'ai jamais retrouvé quoi que ce soit de moisi. Pendant que Marie-Claude astiquait notre semi-détaché, ma mère restait enfermée dans son bureau, ne sortant que pour manger avec nous.

Après les repas, Évangéline offrait son aide pour la vaisselle, mais la Gobeil refusait.

-Lâche ça, toé! Retourne à l'ouvrage!

Le ton de Marie-Claude se voulait faussement menaçant, mais il m'arrivait d'y déceler une pointe de véritable agressivité. Elle brandissait un linge à vaisselle en l'air, comme sur le point d'assommer ma mère. Celle-ci riait, puis retournait travailler.

*

Marie-Claude exerçait le métier de *gardienne du dîner*. C'est ce qu'elle nous a dit, un soir de raclette, devant une imposante meule d'OKA.

-J't'une gardienne du dîner.

Elle assurait la surveillance à la cafétéria le midi, et aussi pendant les récré. Selon ses dires, elle savait faire régner la discipline sans jamais poser les lèvres sur son sifflet. Et ce, même dans les pires écoles de la commission scolaire.

Je n'avais aucune difficulté à le croire, ayant été confronté à son autorité, lors de la Nuit à la Bibliothèque, quand elle m'avait enjoint de me taire.

Si elle avait choisi ce métier, ce n'était pas par amour pour les enfants, mais bien pour les longs moments passés sans eux, alors qu'ils étaient en classe.

Durant ces heures de quiétude, Marie-Claude lisait.

Elle préférait la compagnie des livres à celle des autres gardiennes du dîner. Quand on ouvre un livre, nous a expliqué Marie-Claude, on se retrouve en présence d'une pensée humaine qui s'est mise sur son trente-et-un. Les bons livres évitent les écueils qu'ont les gens quand ils racontent des histoires, les redites, les longueurs, le manque de conclusions ou les conclusions trop vite tirées.

-Aussi, les livres puent pas d'la yeule, c'est niaiseux mais c'est vrai.

Bref, aussitôt la cloche sonnée et la marée d'élèves disparue, Marie-Claude se plongeait dans un roman.

Ma mère a pris une gorgée de vin. Sur le dessus du four à raclette, nos tranches de salamis se sont mises à grésiller ; un petit feu d'artifice de matière grasse pour accompagner cette déclaration d'amour pour l'art littéraire.

Cette explication m'a laissé sur ma faim. Certes, elle justifiait une partie de l'amour de Marie-Claude pour les livres, mais pas pourquoi elle tenait autant à ma mère, tout en agissant comme si ses romans n'étaient qu'une dimension secondaire de leur relation.

Marie-Claude a ouvert la bouche. J'ai pensé qu'elle allait enfin mentionner *Nathaniel*, mais c'était seulement pour laisser échapper la vapeur d'une patate trop chaude.

*

Ainsi, l'épisode du Kadran Solaire représente une anomalie - l'un des rares moments où Marie-Claude reconnaissait l'existence de l'univers romanesque de son amie.

Autrement, sa pudeur à l'égard de *Nathaniel* pouvait atteindre une timidité abyssale.

Elle ne s'aventurait jamais dans le bureau de ma mère, de peur que la tapisserie de Post-it ne lui révèle le dénouement d'une intrigue.

Et quand Évangéline recevait un appel de son editrice, Marie-Claude détalait aussitôt en direction de la cuisine, où elle coupait des légumes avec vigueur pour enterrer le bruit des divulgâcheurs.

C'était, du moins, comment je m'expliquais ces étranges comportements.

*

Puis, un jour, son fanatisme a fini par refaire surface, comme un secret devenu trop lourd à porter.

Nous étions chez McDonald's, tous les trois : ma mère, Marie-Claude et moi. C'était vendredi, il était tard. Nous revenions du cinéma, et j'étais encore galvanisé par le film que nous avions vu, *Évolution*. Convaincu d'être un mutant doté de dons surnaturels, je fixais la fontaine à soda ; chaque goutte qui s'en écoulait était une preuve supplémentaire de mes capacités psychiques.

J'étais tellement concentré, que je n'ai pas remarqué le silence inhabituel qui régnait entre Évangéline et son amie. Elles mangeaient sans parler, alors qu'en temps normal, chaque bouchée était accompagnée d'une tranche de vie.

-Pis? T'as pensé quoi du film? a fini par demander ma mère.

-Correct, a répondu Marie-Claude.

Le silence s'est poursuivi jusqu'à ce que ma mère se fasse interpellé par la famille qui mangeait à la table voisine.

-Scusez, êtes-vous Évangéline Taillefer?

-Oui.

-On veut pas vous déranger longtemps, mais notre petite Magalie aimerait vous dire un mot.

-Bien sûr, pas de problème! Bonjour, Magalie.

Même quand Évangéline ne portait pas un de ses costumes médiévaux, il lui arrivait de se faire reconnaître par ses lecteurs. Ma mère s'accommodait mal de cette notoriété. Mais cette fois-ci, elle n'a pas hésité à se lancer dans un entretien avec la petite Magalie, qui, sans le savoir, venait de la tirer de son impasse conversationnelle avec Marie-Claude.

Je me suis donc retrouvé en tête à tête avec la Gobeil.

C'était une situation récurrente : Marie-Claude et moi, l'entourage improbable d'Évelyne Taillefer, contraints à devoir patienter ensemble.

D'habitude, Marie-Claude comblait ces moments en faisant la conversation. Elle sortait une question de son chapeau, genre *Que penses-tu du soleil?*, puis écoutait ma réponse d'une oreille distraite, sa véritable attention tournée vers l'interaction entre ma mère et ses admirateurs.

Sauf que, ce soir-là, Marie-Claude ne m'a pas adressé un mot. Pas plus qu'elle n'a cherché à surveiller Évangéline.

Elle léchait sa petite molle à la vanille, les yeux dans le vague. Je n'avais jamais vu quelqu'un manger un dessert avec une expression aussi éloignée de la joie.

Même sa houpette était vide d'énergie, affaissée sur son front comme une plante fanée. J'ai essayé de la redresser avec mes nouveaux pouvoirs de mutant, en vain.

-Bon! Désolée pour ça, a dit ma mère en revenant à table.

-Penses-tu que je me ferais accepter par les Valyndrastormirenthia?

La question avait fusé de nulle part. Marie-Claude regardait ma mère dans les yeux pour la première fois depuis notre arrivée au McDo.

-J'ai manqué un bout, je pense, a dit Évangéline.

-Les Valyndrastormirenthia, a répété Marie-Claude. Penses-tu que je me ferais accepter par eux?

J'ai mis un instant avant de saisir que la Gobeil faisait référence à l'un des Douze Clans rencontrés par Nathaniel au fil de ses pérégrinations.

La particularité des Valyndrastormirenthia (outre le fait de porter un nom si compliqué que mes yeux le sautaient toujours en le lisant) est d'habiter au cœur d'une forêt luxuriante, protégée par la Muraille d'Écorce.

Pour pénétrer dans la forêt, les voyageurs doivent d'abord se soumettre au test du Portail de la Bonté.

Le Portail, représenté par une onde liquide verdâtre, sert à trier les bonnes personnes des mauvaises. Les bonnes personnes peuvent pénétrer dans la forêt, et les mauvaises sont pulvérisées sur le champ, leurs dents et leurs os condamnés à flotter pour l'éternité dans la gelée verte du Portail, comme un Jell-O macabre.

-C'est clair que le Portail me pulvériserait drette-là, a dit Marie-Claude.

-Marie, c'est juste... C'est juste des affaires que j'invente. Torture-toi pas avec ça.

J'ai avalé ma frite de travers. Entendre ma mère décrire son écriture comme le fait « d'inventer des affaires » m'a lancé un poignard dans le cœur.

J'ai décidé de répondre moi-même à la question.

-Le Portail est pas fiable. C'est ça que Nathaniel découvre. Les gens sont pas juste « bons » ou « mauvais ».

J'avais oublié le mot exact employé par Nathaniel pour décrire le Portail de la Bonté - *manichéen* - mais l'essentiel était là.

Mon intervention est passée dans le beurre. Les yeux de Marie-Claude sont restés rivés sur ma mère. Une larme de vanille s'est échappée de son cornet.

-Hein, Évangéline?

-Marie, faut pas que tu laisses tes collègues t'affecter autant... C'est eux, le problème. Tu le sais.

J'en ai déduit qu'il s'était passé quelque chose à l'école où Marie-Claude travaillait. Est-ce qu'une guerre faisait rage entre les gardiennes du dîner? J'allais demander des précisions, mais la mélancolie de la Gobeil est passée à la vitesse supérieure.

-Non, y'ont raison, mes collègues. Je suis lourde. J'ai pas le tour. Soit j'en fais trop, soit j'en fais pas assez. Je suis brisée.

-Voyons, Marie, les grands apitoiements, à soir...

-Qu'est-ce qui m'arriverait, au Portail? C'est juste ça que je veux savoir. Après je t'achale pu.

-...

-Pourquoi tu me réponds jamais, à moi?

-Bon, bon, bon... a dit ma mère en jetant un œil nerveux en direction de la table voisine, où se trouvait encore la famille qui l'avait abordée.

-Tu réponds toujours à tout le monde. Sauf à moi. Pourquoi? Est-ce que la petite Magalie te fait des lunches, elle? Est-ce qu'elle te donne des lifts à droite pis à gauche? Est-ce qu'elle part avec ton lavage pour que tu puisses te concentrer sur ton travail?

Ma mère examinait son Big Mac, comme si le trésor de tact qu'elle cherchait était caché quelque part dans la viande.

-Tu sais que j'aime pas quand on parle de ça.

-Pourquoi?

-C'est juste que... je sais pas. Ça me donne l'impression que... que...

-Que quoi?

C'est seulement dans le silence qui a suivi que j'ai réalisé qu'il pleuvait. La pluie brouillait le boulevard Curé-Labelle, de l'autre côté de la fenêtre.

-Écoute, Marie-Claude, t'es mon amie...

-J'espère que je suis ton amie.

-Mais quand tu me parles de mon travail, j'ai l'impression que... je sais pas, que t'es une enfant que j'ai kidnappée au Salon du livre. Une enfant vulnérable. Tu comprends ce que je veux dire?

-Une *enfant vulnérable*?

Pendant une fraction de seconde, Marie-Claude m'a paru à la fois très vieille et très jeune. Comme deux acétates superposés : la gardienne du dîner aux traits sévères *et* l'enfant déboussolée.

Elle a pris une longue gorgée de sa liqueur.

-C'est beau, je ferme ma yeule.

Je suis sortie de table, prétextant une envie soudaine de jouer dans le parc Ronald McDonald.

Les modules n'avaient jamais été mon fort, mais je préférais de loin me noyer dans la piscine à balles que de passer une seconde de plus à table.

Les jeux sentaient la friture et les pieds. En rampant au détour d'un tube, je suis arrivé en face d'un hublot, qui offrait une vue surplombante de la salle à manger.

J'ai vu Marie-Claude se lever de table, puis marteler le sternum de ma mère avec un doigt accusateur.

La vitre du hublot était trop épaisse pour que j'entende quoi que ce soit, mais je n'ai pas eu besoin de mes dons psychiques pour conclure qu'elles n'étaient pas en train de se couvrir de compliments.

*

Désormais, ma mère n'écrivait plus qu'à la tombée de la nuit, quand le déclin du soleil lui faisait prendre conscience de toutes les heures perdues pendant la journée.

Passée maître en procrastination, Évangéline sortait sans cesse de son bureau pour faire des allers-retours au garde-manger. Elle grignotait des craquelins en fixant le vide.

-Ça va? demandais-je.

Oui-oui, répondait-elle depuis les tréfonds de sa torpeur, *oui-oui*, prononcé *wo-wé*, une prononciation particulière qu'il m'arrivait d'utiliser, dans les moments où je voulais dissimuler mon mal-être.

Elle remettait les craquelins dans l'armoire, passait une main sur le comptoir pour le nettoyer, avant d'aller secouer sa main au-dessus de l'évier - qui, à l'instar de son document Word, ne récoltait guère mieux qu'une poignée de miettes.

Évangéline peinait à retrouver l'ardeur créative de ses débuts. Elle prenait du retard, repoussait les délais, s'engueulait au téléphone avec Micheline, son éditrice - qui, un soir, s'est carrément déplacée à la maison dans le but d'extirper ma mère de ce cul-de-sac créatif.

Autour d'un verre d'un vin, Évangéline lui a expliqué les raisons de sa démotivation.

Elle lui a raconté que l'écriture devenait plus pénible à chaque nouveau tome publié.

Plus la saga avançait, plus sa liberté narrative était restreinte. Maintenant, elle avait moins l'impression de *créer* que d'obéir aux règles de son propre univers.

Elle était devenue une exécutante, et l'écriture, une corvée.

J'écoutais leur conversation de ma chambre.

À mon sens, il manquait un détail crucial. J'ai décidé de passer à la cuisine pour le divulguer:

-Elle s'est chicanée avec Marie-Claude Gobeil.

L'éditrice s'est retournée vers moi. Ma mère a balayé l'air de la main.

-Ah, c'est rien. Il parle du fait que j'ai eu un petit frette avec une amie.

L'énormité du mensonge m'a laissé sans voix.

Ce n'était pas un « petit frette », c'était une ère glaciaire qui durait depuis deux semaines, et qui avait tout congelé sur son passage, y compris l'inspiration d'Évangéline.

L'avenir de *Nathaniel* était menacé, car ma mère ne pensait qu'à Marie-Claude.

Pour elle, c'est là que la véritable histoire s'écrivait.

*

Un jour, Évangéline m'attendait à la sortie de l'école.

J'ai tout de suite cru, en la voyant devant les autobus, que le nouveau *Nathaniel* était complété.

Et, comme nous en avions l'habitude, elle m'a emmené au buffet chinois pour célébrer.

Mais ma mère avait une autre nouvelle à me partager.

-Ça se pourrait qu'on ait notre propre camp de jour.

Si je n'avais pas eu la bouche pleine de mon rouleau de printemps, j'aurais criblé Évangéline de questions. Mais elle m'a devancé :

-Un camp de jour *Nathaniel*. Mais c'est pas confirmé. Faut pas trop qu'on s'excite.

-OK, faut pas trop qu'on s'excite, ai-je répété.

De manière générale, les camps de jour n'étaient pas ma tasse de thé.

Mais l'idée d'un camp voué à la lecture de *Nathaniel* me paraissait tolérable, voire agréable.

De petits éclairs d'excitation se sont mis à me foudroyer le ventre.

-En fait, l'idée serait pas de *lire* les livres, mais plutôt de *vivre* les livres. On aurait des costumes, des quêtes, des cérémonies astrales... On vise une immersion complète.

J'ai senti le sang affluer à mon visage. En deux secondes, j'étais devenu aussi rouge que ma sauce aux cerises.

La serveuse est passée remplir nos verres d'eau. Je me suis dit que je vivais un moment historique. J'ai pensé : *La serveuse ne sait pas qu'elle remplit les verres d'eau de deux individus qui vivent un moment historique.*

-Tout est à votre goût, ici? a-t-elle demandé.

-Absolument, ai-je répondu.

Évangéline a expliqué qu'il y aurait du tir à l'arc, des canots, un bal masqué, un crieur public pour annoncer la tenue des activités. Même la nourriture serait fidèle à l'époque médiévale, avec une prépondérance de produits céréaliers.

J'étais tellement emballé par ce qu'elle racontait que j'en ai oublié ma propre assiette, qui refroidissait.

-Par contre, ça implique des petits compromis. Et c'est surtout de ça dont je veux te parler.

La conversation a pris une tournure logistique. Évangéline m'a parlé de l'équipe qui l'avait approchée pour le projet (*Une gang de trippeux de nature et de pédagogie en plein air*), et du fait qu'elle allait bientôt devoir s'absenter pour aller à leur rencontre.

-On veut visiter différents emplacements pour le camp. L'objectif, c'est de trouver l'endroit parfait. On pense à la Gaspésie. C'est là qu'on commence les recherches, la semaine prochaine.

-Est-ce que je peux venir?

-T'as de l'école.

-On va juste regarder des films.

Ma mère m'a souri. Nous savions tous les deux qu'il était impensable que je manque une semaine d'école.

-Ta tante Jocelyne s'est proposée pour te garder.

J'ai dû prendre un air horrifié, parce qu'Évangéline s'est dépêché d'ajouter :

-Je sais que c'est jamais le gros party, chez Jocelyne, mais on parle de cinq jours, ça va passer vite.

-Ça passe jamais vite, chez Jocelyne!

Les Noël chez ma tante étaient pénibles et interminables, comme une pièce de théâtre de quatre heures qui se serait intitulée *Deux sœurs, zéro chimie*.

-Tu vas voir. Jocelyne, c'est le genre qui devient agréable quand on la côtoie sur une longue période.

Le moment était trop précieux que je l'entache avec du rouspétage.

J'ai relevé la tête, pris d'un fulgurant sens du devoir. J'étais prêt à tout pour aider Évangéline. Quitte à m'emmerder chez Jocelyne.

-Aussi, j'ai jasé au téléphone avec Marie-Claude. Elle s'excuse pour notre chicane du McDo.

Moi aussi, je me suis excusée. C'est que je l'aime beaucoup, Marie, mais je me mets sur la défensive quand elle parle de mes livres, parce qu'elle me donne l'impression de m'aimer juste pour ça, pis ça vient réveiller des vieux bobos. Mais bon, faut que je travaille sur moi.

Tu sais qu'elle a pas de malice, Marie-Claude...

Ma mère a continué de disséquer ses états d'âme, mais je n'écoutais plus.

Le dossier Gobeil était devenu le cadet de mes soucis.

Marie-Claude pouvait bien passer le reste de l'année chez nous si elle le voulait.

J'étais déjà loin, au sommet d'une montagne, muni d'une épée et d'une longue tresse caressée par le vent, enfin Nathaniel.

*

Ma mère avait ses réserves à propos de sa sœur, et comme j'avais tendance à adopter ses opinions, j'avais moi aussi des réserves à propos de ma tante Jocelyne.

La perspective d'un séjour chez elle (cinq jours, quatre nuits) ne m'enchantait pas, mais je me consolais en me disant que c'était un mal nécessaire.

J'y pensais jour et nuit au camp *Nathaniel*, et aux aventures grandioses qui m'y attendaient.

Je comptais me laisser pousser les cheveux jusqu'à ce qu'ils atteignent le bas de mon dos, comme ceux du héros. J'avais aussi commencé à travailler mon cardio, à coup d'allers-retours entre notre haie de cèdres et celle de la voisine. Enfin, je m'étais mis à relire les livres.

Les phrases faisaient naître des images plus fortes, plus vives qu'à ma première lecture, maintenant que je les savais en passe de devenir réalité.

Aussi ai-je pris soin de mettre chacun des tomes dans le sac à dos que je préparais en prévision de ma semaine chez Jocelyne.

Son klaxon a retenti alors que je mangeais mon bol de Müslix.

Ma tante avait douze minutes d'avance.

-Il faudrait que tu te dépêches, a dit ma mère.

Le klaxon a retenti une deuxième fois, comme pour appuyer ses propos.

Il me semblait que l'entière personnalité de ma tante était condensée dans le son de ce klaxon, un pouet pouet arrogant, profiteur, manipulateur et snob sur les bords.

J'ai souhaité un bon voyage à Évangéline, et je suis sorti.

*

La conduite de ma tante me donnait mal au cœur.

Elle tournait ses coins aussi carrés que son toupet, et ne faisait que rarement ses angles morts ; on aurait dit qu'elle changeait de voie en suivant la maxime *advienne que pourra*.

Volubile au volant, elle me mitraillait de questions sur l'école, le tout entrecoupé d'apartés destinés aux autres automobilistes. *As-tu une matière préférée? Regarde où tu vas, crisse de timbré. Est-ce que ta prof est fine? Mets ton clignotant, esti d'innocent.*

Heureusement, nous n'avions pas beaucoup de route à faire. Jocelyne habitait le quartier cossu de Sainte-Thérèse, dans une maison recouverte d'un million de petites roches blanches.

-Tu l'aimes, mon humble demeure? a dit ma tante en me voyant observer sa maison, qui était tout sauf humble.

-Wo-wé.

-Ta mère aussi répond toujours ça, « wo-wé ». Tu sais que tu lui ressembles de plus à plus?

-Merci... Toi aussi.

-Me niaises-tu? J'y ressemble zéro pis une barre.

L'anxiété me faisait dire des niaiseries.

Il est vrai que ma tante, avec ses cheveux d'un blond radioactif, était la parfaite antithèse d'Évangéline. On aurait pu croire qu'elle avait montré une photo de ma mère à son coiffeur en disant : « Voyez cette femme? Je veux exactement le contraire. »

Leurs différences ne se limitaient pas au plan capillaire. Jocelyne travaillait dans un domaine en pleine expansion : l'informatique. Alors que ma mère passait ses journées à rêvasser au temps des cathédrales, ma tante, elle, découvrait les dernières avancées en conception de sites

web. C'est d'ailleurs elle qui avait conçu le site officiel des *Nathaniel*. Quand on arrivait sur la page d'accueil, le curseur se transformait en épée - du jamais vu en 1999.

Ma tante marchait la tête haute, arborant un menton majestueux et proéminent, et qui arrivait dans chaque pièce une fraction de seconde avant, lui aussi en avance sur ton temps. J'ai déposé mes affaires dans la chambre d'amis. J'allais dormir sur un Hide-a-Bed, ce qui m'inspirait de la terreur : je craignais qu'il se referme pendant la nuit et m'asphyxie.

-Ouin, ça devrait pas arriver, a dit ma tante quand je lui ai confié mes inquiétudes.

Elle m'observait depuis le cadre de porte.

Même ses lunettes avaient l'air à la fine pointe de la technologie. La monture était transparente, donnant l'impression que ses verres (deux rectangles rose pâle) flottaient comme par magie devant ses yeux.

Une cyber-madame.

-Tsé que ça me fait plaisir de te garder, hein?

-Wo-wé...

-Ça m'a jamais dérangé de rendre service, *moi*.

*

« Ça m'a jamais dérangé de rendre service, *moi*. »

Jocelyne avait voulu que j'entende l'italique dans sa voix, que je visualise les trois lettres dégoulinantes de fiel. *Moi*.

Je craignais que ma tante passe les cinq prochains jours à proférer des insultes semi-voilées à l'égard de ma mère.

Mais il n'en fut rien.

Contre toute attente, sa compagnie était agréable, tout comme celle de son conjoint, Normand.

Les deux se coordonnaient pour aller me porter et me chercher à l'école, ce qui m'évitait le calvaire de l'autobus scolaire.

Le premier soir, Jocelyne m'a amené voir les animaux au centre d'achat, puis m'a payé la traite au Laura Secord. Normand, lui, m'a offert une lampe frontale, pour lire dans le noir.

À 21h, j'étais au lit.

Ma tante ne me laissait pas veiller plus tard que ma mère, mais au moins, elle veillait avec moi, ce qu'Évangéline ne faisait pratiquement jamais, écriture oblige.

D'ailleurs, quand je lui parlais de *Nathaniel*, Jocelyne restait toujours évasive. J'ai fini par comprendre qu'elle n'avait pas lu les livres, ce qui me consternait.

Comment pouvait-elle rester imperméable à l'univers qui faisait vibrer le Québec tout entier, et qui, en plus, était né de la plume de sa petite sœur?

Je brûlais d'envie de lui demander, mais j'avais trop peur d'ouvrir un robinet de rengaines.

De toute façon, ma tante préférait parler d'autre chose, dont son chien Pixel. C'était un Shih tzu décoré d'une boucle turquoise, une tentative de coquetterie qui accentuait sa laideur.

J'ai fini par m'attacher au petit monstre, tout comme je me suis attaché à la maison de ma tante. La décoration était incongrue, à mi-chemin entre deux identités : celle de Jocelyne (techno futuriste) et celle de Normand (champêtre). Partout où l'on regardait, des poules en fer forgé se disputaient la place avec du matériel informatique dernier cri.

Le seul endroit de la maison qui échappait à ce combat de coqs était la chambre de ma cousine Bibi, seize ans. Le premier soir, je me suis arrêté devant sa porte pour commenter la couleur de ses murs.

-C'est pas rose, a-t-elle répondu sans relever la tête de son magazine. La couleur s'appelle *cuisse de nymphe*.

-Ah oui? Ça me fait penser, ma mère s'est inspirée des nymphes de l'Antiquité Grecque pour le Clan des Sylvaluna. Mais on va juste les rencontrer dans le prochain *Nathaniel*, c'est normal que tu le saches pas encore!

-Wow, vraiment hot comme info.

Quand je suis repassé devant la chambre de Bibi, après m'être brossé les dents, sa porte était fermée.

*

Aspirante comédienne, ma cousine Bibi courait les auditions.

Elle était la seule fille de son école secondaire à avoir une agente - ce qui, selon ma tante, était déjà un exploit.

Bibi manquait souvent l'école pour poursuivre sa carrière d'actrice, en plus de veiller tard pour pratiquer ses textes.

Je l'entendais répéter de mon Hide-a-Bed.

Je ne m'en plaignais pas: je me sentais privilégié d'être à ses côtés.

Je l'écoutais déclamer ses répliques, un livre de *Nathaniel* ouvert sur mon ventre. Avant de m'endormir, j'espérais que le héros et ma cousine se croisent dans mes rêves, qu'ils unissent leurs talents pour récupérer les morceaux du Kadran Solaire.

Le troisième soir, je suis allé voir ma cousine pour lui proposer mon aide.

-Qu'est-ce qui te fait dire que j'ai besoin d'aide?

-Je dis pas que t'as besoin d'aide. Juste que je peux te donner la réplique, si t'en as besoin.

D'abord méfiante, Bibi a fini par m'imprimer une copie de son texte.

La scène impliquait qu'elle m'engueule, ce qu'elle faisait de manière convaincante - mais je voyais dans ses yeux qu'elle était contente que je sois là.

C'était un véritable bonheur de passer du temps avec elle. J'admirais sa manière de parler, sa nonchalance, l'effort minimal avec lequel elle exécutait chacun de ses gestes, comme si elle conservait son énergie pour ses rôles.

Au terme d'une répétition, Bibi m'a demandé si j'avais des notes pour elle.

-10 sur 10, ai-je répondu.

*

Hélas, cette lune de miel a été de courte durée.

Il a suffi d'un coup de fil de ma mère pour que vole en éclats l'équilibre trouvé chez ma tante.

Initialement, Évangéline devait rentrer le dimanche. Mais les démarches s'étiraient, le projet prenait une expansion inattendue, il y avait de nouveaux intervenants à rencontrer, etc.

Longue histoire courte : Évangéline a demandé à ma tante de me garder deux jours de plus.

-J'comprends pas! a crié ma tante au téléphone. Est-ce que vous organisez un camp de jour, ou bedon le G20?!

Jocelyne a raccroché le combiné avec vigueur, tirant le Shih tzu de son sommeil.

*

-C'est pas de te garder qui me dérange, c'est le fait que ta mère *prenne pour acquis que je suis disponible pour te garder*, me suis-tu? Vois-tu la nuance?

-Wo-wé.

Je savais que ma tante avait des crottes sur le cœur. Sauf que là, je découvrais qu'elle avait bien plus que des crottes : c'est son cœur tout entier qui était enrobé de merde.

-Tsé que j'y ai jamais rien demandé, *moi*, à ta mère? Sauf une fois. Le jour de mon déménagement. Je voulais pas qu'elle vienne charrier mes électroménagers, c'était pas ça mon but, je voulais juste qu'elle vienne donner un p'tit coup de main, tout comme *moi* j'ai fait à *son* déménagement, sans même qu'elle me le demande, d'ailleurs, mais bon, je sais que c'est pas donné à tout le monde, la proactivité, donc voilà, j'ai appelé ta mère, pis tsé ce qu'elle m'a répondu? *Écoute, Jocelyne, ça adonnera pas pour le déménagement, je suis désolée, c'est juste que je suis trop dans la zone, en ce moment.* J'y ai demandé ça voulait dire quoi, *être trop dans la zone*, pis elle m'a répondu *Je te parle de l'état d'esprit dans lequel je suis en ce moment, l'écriture va vraiment bien, ça coule à flots, c'est ça que je veux dire, je suis dans la zone, je te jure, mes personnages me parlent, c'est une vraie transe créative.* Elle m'a répondu ça. Pis c'est là que j'ai compris qu'on était dans la marde. Que ses livres allaient lui fournir une autre excuse pour jamais lever le petit doigt. Ç'a toujours été comme ça, avec ta mère. Même quand on était ados. Pis le pire, c'était que nos parents l'encourageaient! *On dérangera pas Évangéline, elle est en train de faire un beau poème.* Eille! Te dire le nombre de fois que je me suis ramassée à quatre pattes dans le jardin en train de désherber toute seule parce que ta mère vivait *sa vie d'artiste*.

Derrière ses lunettes roses, ma tante broyait du noir. Je ne savais pas comment réagir, d'autant plus que le moment était inopportun: nous étions à la commande à l'auto du Tim Hortons.

-Est-ce qu'il va y avoir autre chose? a demandé la voix désincarnée du menu.

-Non, merci.

-Parfait, avancez à la deuxième fenêtre.

-Je sais que ta mère est ben insultée que j'aie pas lu ses livres. Au début, je la comprenais. Je me trouvais poche. Je me sentais ingrate. C'est ma sœur, tsé, ça serait la moindre des choses que je l'encourage. Mais ça m'intéresse pas, qu'est-ce que tu veux que j'te dise! Je suis même pas capable de me rendre au deuxième chapitre, c'est au-dessus de mes forces. Le pire, c'est que je me suis essayée trois-quatre fois. Je l'avais sur ma table de chevet son livre, je me disais *let's go Jojo, une page par jour ça va pas te tuer, au contraire ça va t'acheter une belle paix d'esprit, comme ça tu vas être capable de regarder ta sœur dans les yeux*, parce que c'est vrai, j'étais même pu capable de la regarder, ta mère, j'avais toujours peur qu'elle me pose une question à propos de ses livres, qu'elle me demande le nom d'une épée magique ou je sais pas quoi... J'étais convaincue qu'elle m'attendait dans le détour avec un quiz, juste pour me faire admettre que j'avais rien lu. Je te jure, je virais folle. Jusqu'au jour où j'ai réalisé que j'avais aucune christie de raison de me sentir mal. Aucune. Christie. De. Raison. C'est vrai, pourquoi est-ce que je devrais me sentir mal? Parce que c'est de la « création » ? (Ma tante mimait des guillemets avec ses doigts, du moins je pense, c'est difficile d'en être certain, elle portait des mitaines.) C'est pas de la « création ». C'est pas de « l'art ». Je vais te le dire, c'est quoi : c'est un gagne-pain. Moi aussi j'en ai un, gagne-pain. Je fais des sites Internet. Pis est-ce que j'envoie chaque site Internet à ta mère pour qu'elle me dise à quel point j'ai fait une belle job? Non, parce que je la respecte, pis je veux qu'elle choisisse elle-même ce qu'elle fait de son temps libre, en fonction de *ses* intérêts à *elle*. Faque pourquoi est-ce que je me ferais imposer son gagne-pain? Sur débit, s'il-vous-plaît. (Cette phrase s'adressait à l'employée qui attendait à la deuxième fenêtre). Tsé que je l'aime, ta mère. Mais je peux l'aimer sans avoir lu ses livres. Est juste pas capable de comprendre ça.

Une fois de retour à la maison, Jocelyne m'a refait sensiblement le même monologue, en version survoltée, cette fois-ci, gracieuseté de la caféine de son deux laits deux sucres.

J'aurais voulu que le Hide-a-Bed se referme sur moi et m'épargne ce torrent de rancunes.

Ma tante découvrait de nouvelles strates de frustrations à mesure qu'elle parlait, sa voix comme une inlassable foreuse.

C'est pourquoi j'ai été soulagé, le lendemain matin, quand elle m'a annoncé que je ne pourrais pas passer la fin de semaine chez elle.

-Tu pourras pas rester ici, mon loup. J'ai une formation à préparer pour lundi.

Elle m'a dit qu'elle était triste, qu'elle aurait eu envie de passer plus de temps avec moi.

Mais cette envie était de toute évidence moins grande que celle de prouver à sa sœur qu'elle n'allait pas se plier à sa volonté.

En attendant le retour de ma mère, quelqu'un d'autre s'était proposé pour me garder.

Avec grand plaisir.

*

La voiture de Marie-Claude sentait le tapis mouillé.

Il y avait un sac de fromage en grains dans le porte-gobelet, la Gobeil y pigeait tout en conduisant.

-Prends-en, si tu veux. Mais sont un peu congelés, y'ont passé la nuit ici. Faut les sucer comme des Popsicles.

J'ai refusé l'offrande, gardant mes yeux sur la route.

Ainsi, j'allais devoir terminer la semaine chez Marie-Claude.

Selon toute logique, ce revirement de situation aurait dû m'épouvanter ; mais maintenant que j'avais découvert toute la rancœur de ma tante à l'égard de *Nathaniel*, le fanatisme de la Gobeil me paraissait un tantinet moins désagréable.

Ce qui ne veut pas dire que j'étais content d'être avec elle.

-Pis, as-tu passé du bon temps chez ta tante?

Je lui ai répondu avec un pouce en l'air nonchalant, un geste que j'avais appris de ma cousine.

*

On dit de certains chiens qu'ils ressemblent à leur maître.

Marie-Claude, elle, ressemblait à sa maison : un bungalow trapu, avec des fenêtres qui faisaient penser à des yeux plissés, suspicieux.

Elle habitait la rue la plus escarpée de Sainte-Thérèse. La chaussée était tellement à-pic qu'elle avait déjà causé la mort d'un enfant : le pauvre s'était retrouvé incapable de freiner pendant une course de boîtes à savon.

C'est ce que la Gobeil m'a raconté pendant qu'elle se stationnait, avant de se rappeler que j'étais moi-même un enfant et de regretter sa lugubre anecdote.

-Euh... Y'est peut-être pas mort, en fait... Je me souviens juste qu'il allait ben vite... En tout cas...

Je la sentais nerveuse, désireuse de me plaire.

Une fois à l'intérieur, elle m'a fait faire le tour du proprio.

À défaut de savoir comment engager la conversation avec moi, elle passait son temps à me demander si j'aimais ses choses.

Aimes-tu mon essuie-bottes? Aimes-tu mon îlot de cuisine? Aimes-tu mon pot-pourri?

Sa nervosité était aux antipodes de l'assurance dont elle faisait preuve quand elle venait souper à la maison. Peut-être parce que, contrairement à ma mère, je ne validais pas tout ce qu'elle disait avec de grands éclats de rire.

La visite s'est terminée avec ce que Marie-Claude appelait son « coin lecture ».

De toute la maison, c'était l'endroit le plus épuré, ce qui lui donnait un aspect étrange, presque sacré.

Il y avait un fauteuil inclinable, une lampe sur pied et, à ma grande surprise, une perruche au plumage vert et bleu, qui me toisait à travers les barreaux de sa cage.

-J'te présente Wellan, a dit Marie-Claude.

-Wellan?

-Ben oui. Wellan des *Chevaliers d'Émeraude*?

-Je les ai pas lus.

Marie-Claude n'en revenait pas. C'était, selon elle, l'une des meilleures sagas fantastiques de tous les temps.

J'étais étonné d'apprendre qu'elle lisait d'autres livres que ceux de ma mère. J'ai dû me retenir de lui demander si elle s'immisçait dans la vie de tous les auteurs qu'elle admirait.

Quand elle s'est retrouvée à court d'objets sur lesquels sonder mon opinion, Marie-Claude a disparu dans sa cuisine.

J'ai donc eu le loisir de fouiller le reste de sa maison.

J'espérais trouver un élément incriminant, quelque chose qui prouverait son attachement excessif envers *Nathaniel*, et qui convaincrait ma mère de la sortir de notre vie.

J'ai commencé mes recherches par le garage.

Dans un coin, près d'un aquarium vide, se trouvait un modeste établi. La surface de travail était recouverte de pinceaux et d'outils. J'en ai déduit que c'était là que Marie-Claude avait fabriqué le Kadran Solaire. Il y avait aussi plusieurs cahiers que je me suis empressé de consulter. C'étaient des cahiers à croquis, mais les dessins dont ils étaient remplis dépassaient largement le stade de croquis.

Les illustrations étaient aussi élaborées que variées. J'en ai eu le souffle coupé.

Il y avait des villages médiévaux, des citadelles extraterrestres, mais aussi d'étranges carnivals que je n'aurais pas pu situer dans le temps.

La seule constante, c'était la récurrence d'un petit personnage. Peu importe le paysage, celui-ci conservait la même apparence : court sur pattes, avec une silhouette de poupée russe et une houpette en forme de virgule.

Ces traits ne laissaient aucun doute quant à son identité. C'était Marie-Claude.

Sur une page, on la voyait en train de réparer le réacteur d'une fusée, munie d'une grosse clé anglaise. Autour d'elle, l'équipage spatial s'exclamait, dans un phylactère : *Une chance que t'es là!*

À la page suivante, Marie-Claude apparaissait au centre d'une foire rétrofuturiste. Elle tendait une pomme de terre à un farfadet métallique, qui lui répondait : *Un gros merci!!!*

Page après page, la Gobeil se montrait aidante, utile, et toujours entourée d'acolytes reconnaissants.

J'ai refermé le cahier, foudroyé par une étrange mélancolie.

Pour souper, Marie-Claude avait préparé des tacos.

-Préfères-tu manger à table ou devant la télé?

J'ai choisi la table.

*

-Shit de merde, j'ai oublié de couper de la laitue.

Marie-Claude s'est levée de table.

Cet oubli était une bénédiction : j'avais quelques secondes supplémentaires pour trouver comment j'allais meubler notre conversation.

Peut-on avoir le syndrome de la page blanche avec un être humain?

Elle est revenue avec un bol de laitue qu'elle a déposé près de la salsa, du fromage et de la crème sure.

-Aimes-tu mes napperons hologrammes?

Marie-Claude a saisi son napperon, qui montrait un guépard. En le faisant légèrement osciller, on avait l'impression que l'animal courait.

-J'ai reçu ça dans un échange de cadeaux.

Elle s'est mise à faire courir le guépard plus rapidement.

-Hé! D'après moi y vient de voir un p'tit mulot!

J'ai ri poliment.

Marie-Claude a calé une gorgée de vin.

Sa maladresse m'étonnait. On aurait dit qu'elle n'avait jamais côtoyé d'enfant.

Pourtant, elle travaillait dans une école. Cette pensée m'a donné une idée.

-C'est comment, être gardienne du dîner?

Marie-Claude a écarquillé les yeux.

-C'est... du travail d'équipe.

Elle m'a expliqué que, comme dans les groupes de superhéros, chaque gardienne du dîner possède son pouvoir. Sa collègue Isabelle, par exemple, est capable de pister, grâce à son odorat surdéveloppé, les délinquants qui ont fumé. Josée, elle, arrive à détecter les signatures de parents contrefaites.

-Pis ton pouvoir à toi, c'est quoi?

Marie-Claude a pris une grande inspiration. Je sentais sa nervosité s'écailler au même rythme que les tacos qu'on engloutissait. Elle m'a révélé qu'on l'appelait « la Bourreau des casiers ». Quand un élève est soupçonné de cacher un objet interdit dans son casier, c'est à elle qu'on fait appel. Elle traverse la polyvalente, munie d'une énorme pince. Les élèves s'écartent sur son passage. Ils connaissent la suite de l'histoire, ils savent que les cadenas ne peuvent rien

contre sa pince, qu'il suffi d'une morsure de sa gueule d'acier pour que le contenu d'un casier soit révélé.

-D'ailleurs, c'est dans le casier d'un élève que j'ai découvert les livres de ta mère.

Marie-Claude a croqué dans son taco, comme pour me laisser le temps de digérer cette révélation. L'exemplaire de *Nathaniel* avait d'abord été remisé dans le bureau des surveillantes, comme le reste des effets personnels de l'élève, suspendu pour trafic de haschisch.

Le voyou n'était jamais venu récupérer son livre.

Marijuana, canifs, magazines pour adultes : Marie-Claude en voyait de toutes les couleurs.

Mais sa découverte la plus effroyable n'avait pas été faite dans un casier.

C'était un message écrit sur la porte de son bureau, en grosses lettres visibles à tous :

Mon métier c'est de faire chier le peuple et de gâcher le plus d'avenirs possible :)

Le nettoyage du graffiti avait été confié à sa collègue Denise, qui, avec son javellisant, avait le pouvoir de tout faire disparaître.

-Sauf que les mots, eux, ne disparaissent pas.

Marie-Claude s'est interrompue pour s'essuyer le menton. Elle a regardé l'heure sur l'horloge, qui montrait des oiseaux plutôt que des chiffres : il était geai bleu moins chouette. Je sentais qu'il lui restait des choses à me dire. J'étais immobile sur ma chaise, comme si le moindre mouvement risquait de la sortir de son récit.

Avec les années, Marie-Claude s'était construit une carapace. *Tu viens que t'as pas le choix.*

Elle savait que son métier était ingrat, que les jeunes avaient l'esprit trop étroit pour réaliser que son autorité était bénéfique.

Mais le message lui avait scié l'âme.

Pour se changer les idées, ce jour-là, Marie-Claude avait saisi le livre qui traînait dans le bureau des surveillantes, parmi les objets confisqués.

La toute première phrase l'avait accueillie comme une caresse :

Quand Nathaniel traversait son village, à l'aube, tous les villageois l'ignoraient ; tout comme ils ignoraient que le jeune garçon allait, un jour, sauver leur vie.

*

Pour notre dernier jour ensemble, Marie-Claude m'a amené chez Renaud-Bray.

-J'ai une surprise à te montrer.

On était dimanche, la librairie était pleine à craquer. La surprise dont parlait la Gobeil se trouvait dans la section jeunesse. C'était un immense château en carton, entièrement consacré aux *Nathaniel*. Chacune des quatre facettes était recouverte de livres.

-Pas pire, hein?

J'avoue que j'étais soufflé. Il y avait même des tourelles et un pont-levis.

C'était la seule saga à jouir d'une telle installation.

-T'as de quoi être fier de ta mère.

Marie-Claude a posé une main sur mon épaule, avant de partir bouquiner plus loin, comme pour me laisser à ma contemplation.

Le pont-levis permettait d'accéder à l'intérieur du château.

Je me suis penché pour y pénétrer.

Trois enfants s'y trouvaient déjà, tapis dans la pénombre.

Pensant que c'était leur jour de chance, je leur ai révélé que j'étais le fils d'Évangéline Taillefer.

-Avez-vous des questions pour moi? ai-je demandé.

Ils se sont échangés des regards d'incompréhension avant de sortir, me laissant seul avec une vieille liqueur de chez Subway.

Plus tard, j'ai retrouvé Marie-Claude devant le présentoir des livres de recettes.

Je lui ai tapoté le dos du bout des doigts pour lui signaler que j'étais prêt à partir.

-D'accord. Laisse-moi juste une p'tite minute...

En me rapprochant, j'ai vu qu'elle était penchée sur un livre intitulé *1001 paninis*.

Tout en jetant des regards furtifs à l'horizon, elle s'affairait à gratter le collant *Coup de cœur Renaud-Bray* qui figurait sur la couverture.

Une fois le collant décollé, elle s'est empressée de le mettre sur un *Nathaniel*.

Elle a ensuite répété le manège, relevant d'abord la tête pour s'assurer que les libraires avaient le dos tourné.

Mon sang n'a fait qu'un tour. J'assistais à un acte criminel.

Et si je me fiais aux piles de livres devant la Gobeil, le transfert illégal de collants durait depuis déjà un moment.

-Qu'est-ce que tu fais?

Marie-Claude n'a pas relevé l'anxiété dans ma voix.

-C'est nous les lecteurs, s'est-elle contentée de répondre. C'est à nous de choisir les coups de cœur.

Voyant que je n'étais pas convaincu, elle a brandi l'un des exemplaires de *1001 paninis* encore orné d'un autocollant.

-Penses-tu que ç'a déjà fait vibrer l'âme de quelqu'un, ça? Penses-tu que ç'a déjà aidé quelqu'un à se sentir moins seul?

-Non, mais à avoir moins faim, peut-être.

-Fais pas le fin finaud, tu comprends ce que je veux dire.

Le pire, c'est que je savais que Marie-Claude avait raison.

Les *Nathaniel* méritaient leur autocollant. Tant qu'à leur ériger un château, pourquoi ne pas compléter les honneurs avec la mention *Coup de cœur*?

Je suis reparti vers la section jeunesse, d'où je suis revenu avec une nouvelle pile de livres.

Marie-Claude m'a souri.

-Du travail à la chaîne. Parle-moi de t'ça!

*

Parmi les mots que j'avais appris grâce aux romans de ma mère, il y avait *fourbu*.

Et c'est le mot qui m'est venu en tête quand je l'ai revue, à son retour de Gaspésie.

-T'as donc ben l'air fourbue, maman.

-Huit heures de route, ça fatigue. Mais je suis contente de te revoir, coco.

Elle s'est penchée au-dessus du levier de vitesse pour me faire une accolade.

Sa voiture était remplie d'emballages de barres tendres et de cartes routières. C'était la voiture d'une aventurière. Moi aussi j'en avais vécu, des aventures, dans la dernière semaine.

Et je comptais lui en faire un compte-rendu détaillé. Mais avant toute chose, je brûlais de connaître les derniers développements du camp *Nathaniel*.

-La bonne nouvelle, c'est qu'on a trouvé l'endroit parfait. La mauvaise, c'est que tu vas devoir patienter. Ça serait juste en juillet.

J'ai compté sur mes doigts. Sept mois.

-Si ça se trouve, a dit ma mère, ça te tentera même pu. T'as le temps de te tanner de mes histoires d'ici là.

Évangéline a dévié son regard de la route pour me faire un clin d'œil.

J'avais de la difficulté à déterminer si elle était triste ou simplement fatiguée.

Je lui ai dit qu'elle était folle, que je n'allais jamais me tanner de ses livres, même quand j'allais avoir atteint l'âge de Marie-Claude.

-D'ailleurs, a-t-elle dit, c'était pas trop pire, avec Marie?

J'ai mis un moment pour réfléchir à ma réponse. Évangéline m'avait toujours dit que les meilleures histoires étaient celles où le héros évolue. Il devait y avoir un *arc narratif*.

Comme elle me faisait cadeau du camp, j'ai décidé de lui faire cadeau d'une *légère* évolution.

-Est ben correct, Marie-Claude.

Ma mère s'est garée devant notre semi-détaché, sans réagir à ce que je venais de dire.

-As-tu remarqué, maman? Je viens d'évoluer.

Elle a détaché sa ceinture.

-Scuse-moi, coco, je suis vraiment brûlée.

*

À l'intérieur, j'ai décongelé une portion de lasagne que Marie-Claude m'avait donnée, avant mon départ. Elle avait deviné que ma mère n'aurait pas envie de cuisiner après son expédition gaspésienne.

J'ai mis la table, et on a mangé en silence.

Je pensais au monologue haineux de ma tante, à tout le mal qu'elle avait dit à propos de ma mère et de ses livres. J'avais prévu de le rapporter à Évangéline mot pour mot, pour qu'on s'indigne ensemble, mais j'ai décidé qu'il valait mieux garder ça pour moi. C'était peut-être une autre évolution : réaliser que je pouvais préserver ma mère de certaines paroles.

La lasagne lui a donné un regain d'énergie.

Une fois la table desservie, elle m'a dessiné, à l'envers d'un TV Hebdo, un plan de l'endroit où se tiendrait le camp. Les douze Clans allaient être répartis à des endroits stratégiques, avec les Sylvaluna sur le bord du lac, et les Valyndrastormirenthia au plus creux de la forêt.

J'ai découpé la page, prévoyant la coller sur mon babillard et la chérir pour les sept prochains mois.

-Marie-Claude me dit que t'as beaucoup écrit, chez elle?

C'était vrai. Quand Marie-Claude m'avait montré son coin lecture, je lui avais répondu, par pur esprit de contradiction, que j'aurais préféré un coin écriture.

Elle m'avait donc offert un pousse-mine et un cahier Canada, dans lequel j'avais rédigé quelques phrases, plus par orgueil que par véritable envie d'écrire.

Mais le résultat me plaisait. Sauf que je voulais attendre d'avoir fini mon histoire avant de la montrer à Évangéline.

-Es-tu en train de mijoter quelque chose?

J'ai fait un sourire mystérieux - la même mimique que ma mère faisait, en entrevue, quand on la questionnait sur ses projets futurs.

-En tout cas, je suis contente que t'aies eu du fun avec Marie-Claude. D'ailleurs, j'ai une proposition à te faire.

Elle a pris une gorgée de sa tisane. J'ai su, d'instinct, que son étrange comportement était relié à la proposition qu'elle allait me faire.

-Tu sais que j'ai un calendrier d'écriture très serré.

-Deux tomes par an.

-Exact. Et comme on a le feu vert pour le camp, les délais seront encore plus serrés. Ça veut dire que je dois mettre les bouchées doubles, côté écriture.

Jusqu'ici, tout était raisonnable.

-Ce qui m'aiderait, c'est d'avoir le plus de temps possible. Seule.

-Seule?

-Oui. Je t'explique : quand on est physiquement ensemble, dans la maison, j'avance moins.

J'écris moins. C'est pas de ta faute, c'est de la mienne. J'écris moins, parce que j'ai toujours

hâte de sortir du bureau pour venir te rejoindre. Je suis pressée d'être avec toi. Ça fait en sorte que je prends du retard. J'ai passé beaucoup de temps seule, en Gaspésie. Ça m'a fait réaliser à quel point je suis productive quand il n'y a personne autour.

J'étais confus.

Je ne voyais pas en quoi ce besoin de solitude devait changer quoi que ce soit à notre dynamique. Ce n'est pas comme si je la dérangeais quand elle écrivait. Au contraire. Je faisais mes devoirs de mon côté et, si j'écoutais la télé, c'était à bas volume, même si ma mère travaillait dans son bureau.

Pressée d'être avec toi ; besoin d'être seule. J'attendais que ces informations contradictoires deviennent compréhensibles.

-Ce que je te propose, c'est de passer quelques fins de semaine chez Marie-Claude, le temps que je me sorte la tête de l'eau. Pis ça devrait être agréable, maintenant que vous êtes copains-copains.

Évangéline pianotait nerveusement sur le TV Hebdo. Je n'osais pas la regarder dans les yeux. La colère qui montait était incandescente. J'étais furieux contre elle, furieux contre moi-même. Je n'aurais jamais dû parler en bien de la Gobeil. J'aurais voulu retourner dans le temps, ravalier les mots que j'avais prononcés dans la voiture.

Est ben correct, Marie-Claude.

Peut-être que le mal était fait depuis longtemps, qu'Évangéline m'aurait chassé de la maison malgré tout. Peut-être que ma mère ressemblait à ce que ma tante disait : égoïste, prête à brandir « l'art » comme prétexte pour se débarrasser des autres.

Un mois avant le camp

-Je veux pas péter ta bulle, a dit Bibi au téléphone, mais t'es pas un enfant maltraité.

Depuis que j'étais contraint de passer le tiers de mon temps chez Marie-Claude, ma cousine était devenue une alliée inestimable. On s'appelait chaque soir. Elle m'aidait à survivre à ma réalité d'exilé ; en retour, je l'aidais à répéter ses textes d'auditions. La scène qu'on pratiquait ce soir-là (pour un film nommé *Aurore*) me faisait penser à ma situation.

Mais ma cousine n'était pas d'accord.

-La belle-mère d'Aurore la forçait à donner des *high five* à un rond de poêle. Toi, tu dois dormir deux nuits par semaine chez une weirdo. Pas le même combat.

Avant que je ne puisse protester, ma cousine m'a lancé sa première réplique.

*

Juin, mois des épreuves ministérielles. Je m'en réjouissais : chaque examen complété me rapprochait de l'été, et surtout, du camp.

La seule épreuve qui me tracassait, c'était celle de français.

On allait devoir écrire une histoire.

La prof nous donnait deux heures pour rédiger un brouillon, et une heure pour le mettre au propre - des délais qui, selon moi, n'étaient pas du tout raisonnables.

Car si Évangéline m'avait appris une chose, c'est que l'écriture n'est pas une course.

Même ma mère n'aurait pas été capable d'écrire quelque chose de potable en trois heures.

Les contraintes temporelles de madame Annie étaient une insulte à l'art littéraire.

C'est ce que j'ai expliqué à ma cousine, au téléphone.

-Dude... C'est une composition écrite de cinquième année. Ton magnum opus peut attendre.

-C'est quoi, un « magnôme aux puces »?

-Une œuvre crissement sur la coche.

J'ai souri.

Ma cousine avait mis le doigt sur mon objectif : faire une œuvre « crissement sur la coche ».

J'ai donc décidé, pour l'examen, d'utiliser l'histoire que j'avais commencé à écrire chez Marie-Claude, six mois plus tôt.

J'ai passé une semaine à la figoler, avant de la retranscrire à l'ordinateur.

Après que la Gobeil ait corrigé mes fautes, j'ai imprimé mon histoire et l'ai découpée en une dizaine de petits paragraphes, que j'ai dissimulés à travers les pages de mon Petit Robert.

J'avais imprimé mon texte en très petits caractères pour qu'il se confonde dans le dictionnaire. De cette façon, madame Annie n'allait pas se rendre compte que je recopiais un texte déjà écrit.

Elle ne verrait qu'un gamin bien à son affaire, le nez dans son Petit Robert.

J'avais confiance en mon plan.

Mais cette confiance s'est envolée dès que je suis arrivée en classe.

Et si je me faisais pincer?

J'ai regardé mes camarades, assis à leur pupitre. Était-ce injuste que j'aie pris une longueur d'avance sur eux? Était-ce... de la tricherie?

Nerveux, je me suis mis à aiguiser mes crayons.

Mon aiguisoir se remplissait de volutes de bois, et moi je tombais dans une spirale de culpabilité.

Il fallait que je me calme. Je ne trichais pas, je ne faisais que respecter les préceptes de la création.

Ce n'était quand même pas de ma faute si j'avais une démarche artistique sérieuse.

-Déjà fini? a dit la prof.

-Wo-wé, ai-je répondu.

Je lui ai tendu ma copie d'examen.

Elle a ajusté ses lunettes sur son nez pour lire ma première phrase.

La nervosité faisait battre mon cœur à des endroits où j'ignorais qu'il pouvait battre.

Ma gorge. Le bout de mes doigts. Mon front.

Madame Annie a relevé les yeux de ma feuille.

-Est-ce que ta mère a écrit ça?

Le soulagement m'a submergé.

Madame Annie venait de me faire le plus gros compliment possible.

-Non, c'est pas ma mère. Mais vous pouvez lui demander.

Quand je suis retourné à ma place, la prof était encore plongée dans mon texte.

C'était bon signe. J'avais écrit quelque chose d'accrocheur.

J'ai regardé l'horloge. Il restait encore une heure avant que je sois libéré pour l'été.

Pour tuer le temps, j'ai décidé de bricoler un acrostiche pour madame Annie. J'ai pensé que ça lui ferait plaisir, surtout venant de moi, maintenant qu'elle avait découvert l'étendue de mon talent. J'ai extirpé une feuille de papier construction de mon pupitre, et j'ai découpé les lettres.

A

N

N

I

E

Quand j'ai relevé la tête, madame Annie circulait entre les pupitres.

Je lui ai fait signe de s'approcher pour lui demander, en chuchotant, comment épeler *Accueillante*.

-C'est la qualité que je veux utiliser pour la lettre A, ai-je expliqué.

Je savais comment écrire le mot, mais j'avais envie que madame Annie se sente utile, et qu'elle remarque le beau bricolage que je lui confectionnais, avec mes ciseaux et ma grandeur d'âme.

-Le mot *Accueillante*? On va regarder dans ton dictionnaire, mon grand.

Elle a saisi mon Petit Robert. Avant que je ne puisse protester, ma composition écrite s'est échappée du dictionnaire. Tous les paragraphes découpés et recopiés ont flotté devant mes yeux, tombant sur mon bureau avec une cruelle lenteur.

*

-Je vous jure, a dit ma mère, que ça me choque autant que vous.

Évangéline et la directrice de l'école venaient de passer les cinq dernières minutes à se révolter contre moi. On aurait dit que c'était une compétition pour déterminer qui était la plus déçue.

Mais je n'étais pas dupe. La frustration de ma mère n'était qu'une façade. Dès qu'on sortirait du bureau, elle me féliciterait pour mon audace. Toutes les menaces de la directrice (« situation d'échec », « reprise d'examen en juillet ») s'évaporerait dans l'air chaud de juin.

La directrice s'est levée de sa chaise.

-C'est de valeur, parce qu'on l'aime beaucoup, votre fils. On sait que c'est pas un mauvais gars...

-...mais y'a des choses qui se font pas, a complété ma mère.

Avant de nous escorter à l'extérieur de son bureau, la directrice a rangé mon Petit Robert et ma composition écrite dans un classeur, comme des pièces à conviction.

Aucune importance. J'allais en imprimer une autre copie pour ma mère.

C'était tout ce qui comptait : qu'elle puisse découvrir l'histoire que j'avais écrite.

-On se voit à la maison? lui ai-je dit une fois dehors.

Comme il faisait beau, j'étais venu à l'école à vélo. Ma mère, elle, s'était déplacée en voiture.

-Oui, on se voit à la maison.

Évangéline affectait encore son air contrarié. À moins qu'elle ne le soit vraiment?

Sans me regarder, elle s'est mise à marcher vers le stationnement.

Pris de panique, j'ai decadenassé mon vélo et pédalé le plus vite possible jusqu'à la maison. Je ne voulais pas lui laisser le temps de se fâcher contre moi.

*

-Vraiment pas fort, ton affaire. Vraiment, vraiment pas fort.

Ma mère était tournée vers son ordinateur, j'avais de la difficulté à mesurer l'ampleur de sa colère.

-Je sais. J'aurais dû faire plus attention.

-Non. T'aurais dû pas tricher, c'est ça que t'aurais dû faire.

-Tu comprends pas. Attends de lire ce que j'ai écrit. Ça se passe dans le monde de *Nathaniel*. C'est... Je pense que tu vas aimer ça. Je pense même qu'on pourrait l'inclure dans ton prochain livre.

Je venais de sortir mon argument massue, celui qui devait convaincre Évangéline du bien-fondé de toute l'opération. Mais elle est restée rivée à son écran.

-Va falloir que tu me laisses travailler. J'étais sur une bonne lancée avant que ta directrice m'appelle. Franchement, là, le trichage... C'est pas de même que je t'ai élevé.

-Tu m'as pas élevé tout court.

-Quoi?

-Tu m'as pas élevé.

-Bon bon bon, ça sort d'où, ça?

Ma mère a fait pivoter sa chaise pour me faire face. J'avais enfin son attention, et j'ai compris que si je voulais la garder, j'allais devoir lui dire les choses les plus blessantes.

-En cinq mois chez Marie-Claude, j'ai passé plus de temps avec elle qu'avec toi de toute ma vie.

-C'est une grossière exagération, a dit ma mère, mais j'entendais dans sa voix que j'avais frappé à la bonne place.

Elle a fermé son document Word et s'est levée.

-Bon, on va laisser faire l'écriture pour aujourd'hui. Bravo, mon grand, tu viens de gâcher mon élan. Es-tu content?

Elle s'est dirigée vers la cuisine et s'est mise à nettoyer le comptoir avec ardeur, un geste que je ne l'avais pas vu faire depuis des années. Elle voulait me punir en me montrant à quel point ma présence l'empêchait de trouver la tranquillité d'esprit pour écrire. Toute son énergie criait : *Avec toi dans les pattes, je peux aspirer à rien que de torcher la maison.*

Elle a même débranché le grille-pain pour le vider au-dessus de l'évier, le secouant comme une divinité enragée, faisant pleuvoir des années de miettes accumulées, dont certaines devaient dater d'avant *Nathaniel*.

-Je veux pas aller au camp, en passant. Ça me tente pas. C'est une activité de *loser*.

Dans le reflet du grille-pain, j'ai vu mon visage déformé par les larmes et la morve.

-Parfait, a dit ma mère. De toute façon, t'avais pas d'affaires là. Penses-tu que Nathaniel aurait triché, lui?

-Nathaniel existe pas!

J'avais crié ces mots pour faire mal à Évangéline, mais elle est restée de marbre, et j'ai seulement pu soutenir son regard pendant trois secondes avant d'éclater en sanglots.

*

J'ai dû reprendre mon examen en juillet.

Cette fois, j'ai décidé d'évacuer toute trace de fantaisie de ma composition écrite.

J'étais déterminé à m'astreindre à la réalité pour m'éloigner le plus possible de mon histoire initiale.

Se priver de dragons n'était pas évident. Qu'étais-je censé raconter?

Hésitant, j'ai commencé par décrire la salle de classe dans laquelle je faisais ma reprise d'examen.

J'ai décrit les affiches au mur, les chaises montées sur chaque pupitre, sauf le mien, parce que j'étais le seul à reprendre l'examen.

J'ai décrit l'été qui battait son plein, dehors.

J'ai décrit la femme assise devant moi, dont la seule tâche était de me surveiller. J'ai décrit ses bras croisés, son sourire empathique.

Parce qu'il me restait encore trois cents mots à écrire, je l'ai fait parler.

As-tu prévu quelque chose de spécial pour l'été, mon grand?

Je lui ai dit que je n'allais rien faire, que j'allais rester ici, à Sainte-Thérèse.

Puis je lui ai parlé d'un coin lecture, d'une perruche au plumage bleu et vert, et d'une gardienne du dîner que j'avais hâte d'aller retrouver.

EXPLORER LE FRAGMENT

« Quand un cheval veut courir,
il ne sert à rien de fermer la clôture. »

Kacey Musgraves

Fragments de Floride

Je me souviens, très jeune, avoir voulu écrire l'histoire d'une jeune fille qui part en Floride avec sa famille.

Le texte s'ouvrait sur les derniers préparatifs avant le voyage. Les adieux au chat, les valises dans le coffre de l'auto, la maison qui disparaît dans le rétroviseur : tout cela avait été très amusant à écrire.

Puis l'angoisse est apparue : comment allais-je raconter les vingt-trois heures nécessaires pour se rendre à Fort Lauderdale en voiture?

J'avais l'impression que mes mots eux-mêmes devaient couvrir la distance. La tâche m'apparaissait comme une montagne. J'avais quand même persévéré, décrit le paysage qui défile à travers la fenêtre, les siestes sur la banquette arrière, les pieds maternels sur le tableau de bord.

Pour pimenter le trajet, j'avais même ajouté une scène de hold-up dans une halte routière proche de Saint-Bernard-de-Lacolle, mais j'avais abandonné l'idée avant que mon pousse-mine ne tire un premier coup de feu.

Ce qui m'intéressait, c'était la Floride, les maisons rose saumon, les ponts qui se lèvent pour laisser passer les bateaux, les méduses échouées sur la plage. Mais il me restait 2620 kilomètres avant de m'y rendre. Faire une ellipse aurait été impensable, une trahison de l'art littéraire.

Bref, j'avais avec la conviction que le véritable plaisir d'écriture m'attendait plus loin dans le processus - une posture que j'ai (trop) longtemps conservée.

Si je pouvais retourner dans le temps, je dirais à mon Ancien Moi : *Saute directement à ce qui t'intéresse. Dis ce que t'as à dire sur les méduses, là, maintenant, tout de suite. Bifurque. Change d'idée. Passe du coq à l'âne. Pourquoi t'imposer une structure narrative? Gratte tes démangeaisons créatives dès qu'elles se présentent à toi.*

J'imagine le reste de la scène. Je suis avec mon Ancien Moi, dans sa (notre?) chambre. Comme j'arrive du futur, je suis nimbé d'un halo verdâtre. En m'écoutant vanter les mérites de la littérature fragmentaire, mon Ancien Moi jette un regard vers le fond de sa chambre, où se trouve la petite bibliothèque en érable. Sur les étagères : *Harry Potter*, *Les chroniques de Narnia*, *Amos Daragon*, toutes ces sagas aux intrigues savamment ficelées, des œuvres où il n'y a de fragments que les morceaux de l'épée qui doivent être assemblés pour que les héros puissent sauver le monde.

Mais tous les livres que j'aime... dit-il. Je pose ma main sur son épaule, lui fais un sourire teinté de tristesse et de compassion. *Je sais*, dis-je. *Mais c'est pas nous autres, ça...*

Mon Ancien Moi fait défiler les pages du cahier d'écriture ouvert devant lui. *Je suis juste capable d'écrire des débuts de roman*, dit-il en me montrant toutes ses histoires mortes-nées.

Vois-les comme des fragments, je lui réponds.

Rencontre avec le fragment

Dans *La bulle d'encre*, Suzanne Jacob pose la question du discernement de l'auteur. Pendant un acte de création, comment sait-on que notre boussole nous guide vers la bonne direction?¹ Après plusieurs projets romanesques rapidement abandonnés, je commençais à entrevoir une vérité sur ma boussole : elle n'était pas fiable. Ou plutôt : j'étais aux prises avec une boussole qui pointait vers une direction différente chaque matin. Je ne savais qu'une seule chose : j'avais envie d'écrire. Il me fallait seulement trouver une forme qui composerait avec ma boussole défaillante et son aiguille pivotante, jamais capable de se brancher sur un thème, toujours convaincu que l'herbe est plus verte dans le Nord du voisin.

C'est ainsi que j'en suis arrivé à poser mes valises dans le champ littéraire du fragment, avec la conviction que cette forme me donnerait enfin la liberté qui faisait défaut à mes projets littéraires précédents. Au sujet de l'auteur de fragments, Patrick Kéchichian écrit : « Et quand il reprend la

¹ Suzanne Jacob, *La bulle d'encre*, Montréal, Boréal, 2001.

plume, ce n'est pas pour parachever un développement commencé la veille mais pour en entamer un autre². » Une telle approche de la création m'apparaissait parfaitement adaptée à mes prédispositions créatives.

On entend souvent parler du *souffle romanesque*. On dit d'une œuvre qu'elle a beaucoup de souffle, ou au contraire qu'elle en manque. Ce souffle m'a toujours fait défaut. Suivre une structure narrative prédéterminée me vide de mon air. Arrivé au deuxième chapitre, je suis dégonflé. Un ballon flétri sur une chaise de bureau. Susini-Anastopoulos décrit le fragmentaire comme un « travail d'asthmatique³ ». Le souffle serait donc optionnel : voilà qui est rassurant. Aujourd'hui, je veux apprendre à me contenter de mes hoquets.

Une liberté illusoire?

Après quelques semaines à pratiquer le fragment, je me rends compte d'un paradoxe déroutant. Une question se pose : si j'ai choisi cette forme pour la liberté créative qu'elle semble promettre, comment se fait-il que j'ancrerai chacun de mes fragments au sein du même espace, avec cette même poignée de personnages qui, ultimement, ne font pas grand-chose?

Dans mes lectures théoriques sur la forme fragmentaire, des expressions comme « bris de clôture du texte⁴ » me procuraient un agréable vertige. J'entrevois toutes les possibilités créatives du fragment. Et voilà que j'enferme mon narrateur dans un semi-détaché à Sainte-Thérèse.

La liberté du fragment serait-elle illusoire? C'est ce que semble suggérer Susini-Anastopoulos : « Cette liberté de principe, triomphe d'un "moi désagréé", reste cependant largement théorique, puisque la fourchette thématique de l'écriture en fragments a tendance à se refermer en vertu d'une certaine "constance des motifs"...⁵ »

² Patrick Kéchichian, « Écrire en fragments », *Études*, no. 4, 2016, p. 73.

³ Françoise Susini-Anastopoulos, *L'écriture fragmentaire. Définitions et enjeux*, Paris, Presses Universitaires de France, 1997, p. 59.

⁴ Alain Montandon, *Les formes brèves*, Paris, Hachette, coll. « Contours littéraires », 1992, p. 77.

⁵ Françoise Susini-Anastopoulos, *L'écriture fragmentaire, op.cit.*, p. 6.

Cette « constance des motifs », j'ai pu l'observer à travers les romans fragmentaires que j'ai lus. Je découvre, entre autres, que l'œuvre morcelée et d'apparence incomplète semble un endroit de prédilection pour aborder le thème de... l'œuvre morcelée et incomplète.

Dans *Chasse à l'homme*, l'autrice Sophie Létourneau évoque toutes les réécritures et les détours qu'a connus son projet de roman ; *Weather*, de Jenny Offill, met en scène un personnage qui a abandonné sa thèse de doctorat pour devenir bibliothécaire dans une université ; *No One Is Talking About This*, de Patricia Lockwood, aborde le quotidien d'une femme incapable de produire davantage que des tweets impertinents.

Le fragmentaire serait donc une forme appropriée pour épouser les contours d'un échec.

Pour la majorité des écrivains et des destinataires des œuvres, la fragmentation révèle, sinon toujours la preuve, du moins la trace d'une faille. Il se découvre lié, à des degrés variables, à l'inquiétude, au doute, au scrupule et à l'impuissance, chronique ou passagère, que ce soit par manque de volonté, par lâcheté, par excès de dispersion, et pourquoi pas, par une volonté d'autopunition ⁶.

Si cette découverte m'interpelle autant, c'est parce que ma création semble se diriger tout droit vers l'horizon thématique de l'échec... Du moins, c'est ce que je pense. Mais je ne veux pas trop planifier à l'avance : cela irait à l'encontre de l'exercice même du fragment.

Espaces blancs

Dans un essai consacré au fragment, l'écrivaine américaine Lydia Davis écrit :

A more general definition - what I finally see that I mean when I think of the fragment, old or new - is a text that works with silence, ellipsis, abbreviation, suggestion that something is missing, but that has the effect of a complete experience⁷.

⁶ *Ibid.*, p. 61.

⁷ Lydia Davis, *Essays One*, New York, Farrar, Straus and Giroux, 2019, p. 208.

Elle aborde ensuite les poèmes fragmentaires écrits par Mallarmé à la mort de son fils. Dans ces pages, le deuil s'exprime surtout à travers les espaces laissés vacants par le poète. On y sent toute son incapacité à mettre des mots sur sa souffrance.

Dans le roman fragmentaire *Les ombres blanches* de Dominique Fortier, l'espace blanc est aussi évoqué comme le seul endroit capable de rendre hommage à un défunt : « Aucun éloge ne pourra jamais rendre justice à Emily, il aurait fallu le faire composer par les abeilles ou les merles, l'écrire à même l'encre pâle des nuages. Ou alors laisser dans le journal une page toute blanche⁸. »

Chaque œuvre fragmentaire confère un sens différent à l'espace qui sépare les fragments. Dans *Weather*, les espaces blancs véhiculent l'horreur de la catastrophe climatique à venir, une catastrophe si angoissante qu'on peut difficilement se l'imaginer - d'où les espaces blancs. L'inimaginable ne s' imagine pas. La particularité de *Weather* vient de ce que la tonalité des fragments est légère. Mais, tel que mentionné dans un article du *Guardian*, cette légèreté est trompeuse : « In the gaps between, there's "the ambient dread of feeling something is coming or happening, but that you can't understand its dimensions," [Jenny Offill] says⁹. »

Bien entendu, on ne peut pas circonscrire un seul sens aux espaces blancs dans une œuvre fragmentaire. Pour moi, les espaces blancs dans *Weather* et l'enchaînement rapide des fragments évoquent le passage effréné du temps, une impression appuyée par cette phrase : « Ma peur numéro un, c'est que les jours accélèrent. Ce genre de chose n'est pas censé se produire, mais je suis certaine de le percevoir quand même¹⁰. »

Quand je relis les premières pages de ma création, je réalise que les intervalles entre mes fragments ont pour effet d'accélérer la narration. Quand nous rencontrons Évangéline, elle travaille comme lectrice de manuscrits ; trois fragments plus loin, elle est une étoile de la littérature jeunesse. Je

⁸ Dominique Fortier, *Les ombres blanches*, Québec, Alto, 2022, p. 10.

⁹ Joanna Scuts, « Jenny Offill: 'I no longer felt like it wasn't my fight' : Interview », *The Guardian*, <https://www.theguardian.com/books/2020/feb/08/jenny-offill-interview>, 2020, consulté le 19 septembre 2023.

¹⁰ Jenny Offill, *Atmosphère*, Paris, Dalva, 2021, p. 20.

veux que la forme fragmentaire serve mon histoire, qu'elle permette de montrer, par bribes, l'ascension rapide d'un personnage.

Un autre rythme de lecture

Pour Lydia Davis, les œuvres fragmentaires exigent de la part du lecteur une attention différente de celle requise par les œuvres plus conventionnelles. Elle explique son propos en disant ce qui lui arrive quand elle lit *Anna Karénine* : « I lose sight of the text as artifact, the text becomes invisible, and I also lose sight of myself - my thinking mind, my discriminating mind¹¹. » Il en est tout autre pour la lecture du fragment : « The other way I read is the way I read when I read a work in which the text itself remains visible and present to me, an object of interest by its language and/or form; and in these cases I remain present to myself as well (i.e., conscious of my own thoughts¹².) »

Une œuvre fragmentaire serait une œuvre dans laquelle l'écriture et le processus d'écriture refusent de s'invisibiliser. Le fragment garde l'esprit du lecteur éveillé, génère un autre type de plaisir, exige une lecture plus attentive, demande une connexion avec son *thinking mind*.

Pour ma part, j'ajouterais que le fragment exige la collaboration du lecteur : c'est à lui de combler les trous, de donner un sens aux ellipses. Dans ma création, je raconte la relation fusionnelle entre une romancière (Évangéline) et son admiratrice (Marie-Claude). Je me suis gardé de donner tous les détails de cette amitié insolite, me limitant aux observations du narrateur (l'enfant de la romancière). J'ai laissé des espaces blancs : libre au lecteur de les peindre avec les couleurs de son choix.

Incursion dans la neuroscience

L'essai *The Science of Storytelling* aborde la littérature sous un angle neuroscientifique. Certains passages font écho au fragment, dont celui consacré à une étude sur la curiosité humaine.

¹¹ Lydia Davis, *Essays One*, op.cit., p. 223.

¹² *Idem*.

L'auteur raconte une expérience menée par l'économiste et professeur George Loewenstein. Les participants d'un premier groupe étaient invités à s'asseoir devant un ordinateur, sur l'écran duquel se trouvait une grille de carrés. En cliquant sur les carrés, les participants découvraient l'image d'un animal. La même grille était présentée au deuxième groupe, sauf que cette fois-ci, les carrés ne révélaient qu'une portion de l'animal plutôt que l'animal au complet. Les participants étaient alors plus enclins à multiplier les clics.

Brains, concluded the researchers, seem to become spontaneously curious when presented with an "information set" they realise is incomplete. There is a natural inclination to resolve information gaps, wrote Loewenstein, even for questions of no importance¹³.

L'un des attraits de la littérature fragmentaire trouve ici une explication : les « trous » narratifs produisent un effet magnétique, envoûtant, et cette incomplétude attire le lecteur plutôt que de le maintenir à distance.

La dimension détermine le sens

Selon Susini-Anastopoulos, la petitesse du fragment en influence les thématiques :

Le plaisir du fragmentaire procède encore d'un goût certain du petit, du peu et du précis, qui se charge de finalités bien particulières, tant il est vrai qu'il existe une proportionnalité véritable entre la dimension d'un texte et sa visée. C'est encore R. Barthes qui, analysant la genèse d'*À la recherche du temps perdu*, faisait remarquer le rôle décisif joué en art par le changement de proportions car, écrivait-il, « dans l'ordre esthétique, la dimension de la chose en détermine le sens »¹⁴.

Je médite sur la phrase de Barthes citée par Susini, selon laquelle dans *l'ordre esthétique, la dimension de la chose en détermine le sens*. Jusqu'à présent, ma création relève effectivement d'un goût marqué pour le petit : plutôt que d'écrire une épopée romanesque, j'ai pris la décision d'écrire les souvenirs d'un narrateur... dont la mère est justement reconnue pour ses épopées romanesques.

¹³ Will Storr, *The Science of Storytelling*, New York, Abrams Press, 2020, p.18.

¹⁴ Françoise Susini-Anastopoulos, *L'écriture fragmentaire*, op.cit., p. 101.

Ainsi filée à travers les fragments, l'œuvre maternelle, grandiose et imposante, fait office d'échelle de comparaison avec les bribes narratives du narrateur, accentuant leur petitesse.

Plus j'avance, plus je réalise que je suis en train d'écrire le contraire d'un *bildungsroman*. Souvent, les romans de ce genre racontent l'éveil artistique d'un personnage. Dans mon cas, je veux plutôt faire le récit d'un *désenchantement créatif*. L'histoire commence alors que l'amour du narrateur pour la littérature est à son paroxysme, notamment grâce au succès éditorial d'Évangéline ; mais cet amour du romanesque s'étirole au fil des fragments, jusqu'à ce que le narrateur se mette à éprouver un certain dédain envers l'acte créateur.

Mon intention n'est pas de véhiculer un quelconque pessimisme envers la littérature, mais plutôt de construire une histoire qui s'inspire de mes découvertes théoriques sur le fragment, dont cette idée que la forme représente « l'arme miracle au sein d'une idéologie globalement anti-romanesque¹⁵ » - ce qui fait écho à la posture qu'aura le narrateur à la fin de l'histoire.

Vignettes ou fragments?

Je suis en camping avec des amis. Autour du feu, un ami me demande sur quoi porte mon mémoire. Spontanément, je lui dis que j'écris une histoire de type *coming-of-age* racontée en vignettes. Le mot *fragment* reste pris dans ma gorge, sans trop que je sache pourquoi.

Plus tard, j'apprends que c'est un symptôme récurrent chez les auteurs de fragments :

Cette répugnance à l'usage du mot propre peut d'ailleurs s'expliquer de diverses façons : inhibition due à la culpabilité de n'être que fragmentaire et honte d'avancer à visage découvert, nostalgie de la fiction, doute sur la nature et la légitimité de la forme choisie, volonté d'en garantir l'ouverture et donc d'assurer la liberté de l'auteur qui ne se sent lié par aucune convention générique¹⁶.

¹⁵ *Ibid.*, p. 80.

¹⁶ *Ibid.*, p. 17.

Ces explications, quoique éclairantes, ne me satisfont qu'à moitié. Au fond, comment expliquer que j'aie si promptement choisi le terme de vignette plutôt que de fragment?

Et si c'était ça, au fond? Suis-je en train de me fourvoyer en tissant des liens entre ma création et la théorie sur le fragment? Mon travail est-il suffisamment désordonné? Je sais déjà que je veux faire un grand ménage, réagencer mes textes, ajuster certains détails ça et là pour que les passages résonnent entre eux. Mais si je recolle les morceaux au point d'en effacer toutes les fissures, puis-je encore me réclamer du terme de *fragment*?

Cette problématique est abordée par Lydia Davis, qui explique que la fragmentation est aussi une question de *perception*. Elle donne l'exemple des temples mayas, que l'on peut visiter en ayant une impression de complétude, parce qu'on ne connaît pas *ce qui manque*.

Je dois assumer la filiation entre ma création et les écritures fragmentaires. Que le résultat final soit perçu comme fragmentaire ou non, là n'est pas la question : le fragmentaire est un processus, une méthode de travail. Et même si je finis par faire un réagencement méticuleux de mes textes, je veillerai toujours à leur conférer un certain degré d'incomplétude.

Dans son essai, Lydia Davis cite le peintre Eugène Delacroix : « The finished building encloses the imagination within a circle and forbids it to go beyond that. Perhaps the sketch of a work gives so much pleasure because each one finishes it to his liking¹⁷. »

Pour Delacroix, l'incomplet catalyse l'imagination. Quand j'écris, de la même manière, j'essaie de garder en tête ce plaisir de l'incomplétude.

Harpe éolienne

Avant d'adopter une méthode de travail fragmentaire (donc à l'époque où je m'entêtais à suivre un plan d'écriture prédéterminé), il m'arrivait d'avoir l'impression, passé un certain point, d'*écrire*

¹⁷ Lydia Davis, *Essays One*, op.cit., p. 206.

pour écrire, ou encore *d’inventer pour inventer*. Comme si, une fois dépassée l’étincelle créative initiale, l’écriture devenait une corvée.

Je ressens une certaine parenté d’âme avec Joseph Joubert (1754-1824), adepte de la forme brève, qui établissait une analogie entre sa pensée syncopée et la musique produite par une harpe éolienne : « Je suis comme une harpe éolienne qui rend quelques beaux sons, mais qui n’exécute aucun air¹⁸. » Pour moi, cette phrase est une petite révélation : Joubert aussi préfère se contenter de ses hoquets.

À propos de Joubert et de la harpe, Lydia Davis écrit : « Elsewhere, [Joubert] explains the gaps in his meditation and the white spaces that interrupt his phrases by the tension he must maintain in his strings as to resonate properly, by the slackening that results from this harmony and by the long period of time he needs to “recover his strength and tighten himself again¹⁹.” »

Je lis dans ces lignes une idée opposée à celle disant que « la fragmentation est d’abord une violence subie, une désagrégation intolérable²⁰. » Pour Joubert, l’écriture ne se force pas, elle naît par à-coups. De la harpe joubertienne, je retiens surtout l’idée du *temps de recharge* indispensable à l’écriture fragmentaire. Voilà une manière décomplexante d’envisager le travail d’écriture, ou plutôt les temps d’arrêt nécessaires à l’écriture du fragment.

Pour Joubert, les « pensées qui nous viennent [...] valent mieux que celles qu’on trouve²¹ ». J’en fais la synthèse suivante : mieux vaut se laisser surprendre par les sons de notre harpe plutôt que de lui imposer une mélodie.

Le système

Un soir, j’assiste à une pièce de théâtre pénible. Un vrai supplice. Comme je suis assis dans la première rangée (et qu’une de mes amies est sur scène), je dois décorer mon visage d’un sourire,

¹⁸ Françoise Susini-Anastopoulos, *L’écriture fragmentaire*, op. cit., p. 62. Joubert est cité.

¹⁹ Lydia Davis, *Essays One*, op. cit., p. 210.

²⁰ Alain Montandon, *Les formes brèves*, op. cit., p. 77.

²¹ Françoise Susini-Anastopoulos, *L’écriture fragmentaire*, op. cit., p. 25.

mais je n'écoute pas. Je me réfugie dans ma tête et j'imagine de nouveaux personnages pour ma création.

Ces personnages, ce sont Jocelyne et Bibi, la tante et la cousine du narrateur.

Je me mets à écrire sur elles dès que je reviens chez moi. Je me rends compte que ces personnes nécessitent plusieurs fragments. Je veux aussi que Jocelyne ait un long monologue, une forme que je n'ai pas utilisée dans ma création jusqu'à alors.

Mon ardeur créative cède le pas à la peur. Je me demande si ces nouveaux personnages apparaîtront comme sortis de nulle part, et si ces nouveaux fragments détonneront dans le résultat final. Puis je me ravise. N'ai-je pas justement choisi l'écriture fragmentaire pour échapper au système? J'essaie de me rassurer avec une métaphore : un vase qui se brise n'éclate jamais en morceaux de dimensions identiques.

Narcissisme

La vénérable autrice américaine Joyce Carol Oates n'a que faire de l'écriture fragmentaire. Le 16 mars 2021, elle écrit sur Twitter :

strange to have come of age reading great novels of ambition, substance, & imagination (Dostoyevsky, Woolf, Joyce, Faulkner) & now find yourself praised & acclaimed for wan little husks of "auto fiction" with space between paragraphs to make the book seem longer²²...

Avec ce tweet, Oates décoche deux flèches. La première (et plus évidente) vise le genre de l'autofiction, qu'elle place entre des guillemets moqueurs. La seconde s'attaque à la forme fragmentaire (d'ailleurs souvent employée par les auteurs d'autofiction) et à ses consubstantiels

²² Joyce Carol Oates [@JoyceCarolOates], « strange to have come of age reading great novels of ambition, substance, & imagination (Dostoyevsky, Woolf, Joyce, Faulkner) & now... », 16 mars 2021, consulté le 30 septembre 2022, tweet.

espaces blancs. Ce billet d'humeur fait réagir des milliers d'internautes, qui abondent pour la plupart dans le sens de l'autrice : « Agreed! », « So true bestie », « Get them Joyce!! »

Ce n'est pas la première fois que l'opiniâtre romancière s'en prend au fragment. Sa croisade contre la forme remonte à 1972, alors qu'elle écrivait dans le *New York Times* :

Writers who limit themselves to fragments do not elude identity. They are, simply, *writers-who-limit-themselves- to-fragments*. [...] This kind of prematurely elderly vision is as conscious a choice as the heroic choices of writers like Saul Bellow or Norman Mailer, who are rare in these times because they aren't afraid to make huge claims²³.

La critique est plus subtile, mais tout aussi acérée. Pour Oates, le fragment est un genre mineur, voire lâche, une *limite* qu'on s'impose plutôt qu'une démarche. Qu'elle en parle en 1972 ou en 2021, elle convoque toujours la mémoire de certains « grands auteurs », comme pour montrer que *quelque chose s'est perdu*. Ses propos font écho à ceux de Susini-Anastopoulos :

[Le fragment] serait le signe de la rupture avec le savoir-faire, le renoncement manifeste à une « maîtrise plus remémorante ou plus affiliée avec le temps ». *L'amour de soi* [je souligne] et l'expression de cette complaisance viendraient se substituer à "l'astreinte technique et anonyme du métier"²⁴.

Je retiens de ces propos que *l'amour de soi* aurait contribué à tuer un certain *savoir-faire* littéraire. Sur Twitter, un internaute appuie Oates avec un commentaire qui porte justement sur la question du narcissisme : « In the age of instagram, narcissism is all. Nothing is more worthy of attention than the self. Hence autofiction dominates the landscape²⁵. »

L'envie me prend d'ouvrir un compte Twitter pour rétorquer à cet utilisateur que *narcissism in literature existed well before Instagram, you know!* En effet, la forme fragmentaire était perçue

²³ Joyce Carol Oates, « The Guest Word », *The New York Times*, 4 juin 1972, en ligne, <<https://www.nytimes.com/1972/06/04/archives/whose-side-are-you-on.html>>, consulté le 30 septembre 2022.

²⁴ Françoise Susini-Anastopoulos, *L'écriture fragmentaire*, op.cit., p. 55.

²⁵ Eli Friedmann @eligt « In the age of instagram, narcissism is all. Nothing is more worthy of attention than the self. Hence autofiction dominates the landscape. », 16 mars 2021, consulté le 30 septembre 2022, tweet.

comme vaniteuse bien avant l'avènement des réseaux sociaux : « Les fragments, dans leur pêle-mêle douteux, exprimeraient une volonté stérile de *se démarquer à tout prix* [je souligne] et le “refus de s'assembler à ceux qui surent ajouter à l'art et au raffinement ce qui fut beau.”²⁶. »

Il est vrai que j'envisage parfois le fragment comme manière de me *démarquer à tout prix* : comme si, à force d'enchaîner des idées de manière frénétique, je n'aurai pas d'autre choix que de déboucher éventuellement sur quelque chose d'intéressant. *Throw spaghetti at the wall and see what sticks*, dit l'idiome anglais. Baudelaire formule une idée similaire dans la dédicace qui ouvre *Le spleen de Paris* : « Dans l'espérance que quelques-uns de ces tronçons seront assez vivants pour vous plaire et vous amuser, j'ose vous dédier le serpent tout en entier²⁷. »

Réalité

À la radio, l'auteur Kevin Lambert donne une entrevue à propos de *Que notre joie demeure*, son plus récent roman. On le questionne sur la phrase d'ouverture du livre, une phrase-fleuve qui s'étend sur deux pages. Lambert répond : « Le style est compliqué parce que le monde est compliqué. J'avais l'impression d'avoir besoin d'une phrase longue qui pourrait peut-être [...] s'approcher le mieux possible de ce que je perçois d'épais et de complexe dans le réel²⁸. »

La réalité chez Lambert s'exprime dans la durée. Pendant les cent premières pages du roman, la prose sillonne les moindres recoins d'une soirée mondaine. La voix narrative est vorace, assoiffée : on sent qu'elle ne veut rien occulter. Tout le contraire, en somme, de l'approche fragmentaire... qui cherche pourtant elle aussi à représenter le réel.

Devant ces réflexions, je me demande : de quoi se compose la réalité des fragmentaires?

Je lis des romans fragmentaires pour trouver des éléments de réponse. J'observe, d'abord, une certaine sensibilité à ce qui, dans le réel, empêche l'écriture d'advenir. Dans *Le modèle de Nice*, le

²⁶ Françoise Susini-Anastopoulos, *L'écriture fragmentaire*, op.cit., p. 55.

²⁷ *Idem*. Baudelaire est cité.

²⁸ Arsenault, M-L. (anim.) et Lambert, K. (Invité) (2013, 6 février). Qu'est-ce qu'on en pense avec Isabelle Craig et Laurent Saulnier [Webradio]. Dans Société Radio-Canada (prod.), *Tout peut arriver*. <https://ici.radio-canada.ca/ohdio/premiere/emissions/tout-peut-arriver/episodes/653378/ratrapage-du-samedi-10-septembre-2022>

projet romanesque du protagoniste est constamment repoussé. La faute semble revenir aux tâches ménagères qui ponctuent le quotidien et qui apparaissent sous forme de liste :

Réparer le tuyau de la sècheuse.
Changer le plancher de la salle de bain.
Acheter une nouvelle douche.
Acheter un bain.
Acheter des oeufs, du pain, du fromage²⁹.

Ici, la réalité domestique entraîne un sentiment d'aliénation qui condamne la pensée du personnage au fragment, en plus de lui faire perdre l'urgence d'écrire :

Il regarde la pelouse.
Pense à la tondre.
Ne la tond pas.
Il rencontre ses nouveaux voisins.
Depuis quelques mois il travaille à un roman de fantasy.
Il enverra le manuscrit à un éditeur un de ces jours³⁰.

Dans *Dept. of Speculation*, c'est la maternité qui fragmente le réel : « The days with the baby felt long but there was nothing expansive about them. Caring for her required me to repeat a series of tasks that had the peculiar quality of seeming both urgent and tedious. *They cut the day up into little scraps*. [Je souligne]³¹ ».

Chacun à leur manière, ces textes montrent comment le quotidien morcelle la réalité et affecte le rapport à l'écriture. En filigrane, on sent toujours la mélancolie de l'œuvre perdue, irréalisée : « La pratique fragmentaire semble en effet accompagner l'échec d'un vouloir-écrire qui, s'il avait pu trouver sa juste expression, n'aurait pas élu le fragment pour se réaliser³². »

Dans cette réalité désillusionnée, l'auteur de fragments serait orphelin, en mal de filiation littéraire. Susini-Anastopoulos dit qu'il y aurait, « dans une certaine mesure chez tous les auteurs de

²⁹ Patrice Brisebois, *Le Modèle de Nice*, Montréal, Le Quartanier, 2018, p. 10.

³⁰ *Ibid.*, p. 11.

³¹ Jenny Offill, *Dept. of Speculation*, New York, Alfred A. Knopf, 2014, p. 26.

³² Françoise Susini-Anastopoulos, *L'écriture fragmentaire*, *op.cit.*, p. 73.

fragments, même si c'est à des degrés variables, un défaut d'identification héroïque, *une absence de filiation symbolique à un créateur reconnu*³³. »

Or, dans mon corpus de romans fragmentaires, cette filiation ne fait pas défaut, au contraire. Souvent, les personnages (et les auteurs) trouvent une communauté auprès de ceux dont les œuvres sont demeurées inabouties. Dans *Weather*, par exemple : « Ben is reading a book about pre-Socratic philosophy. I've always had an obsession with lost books, all the ones half written or recovered in pieces. [...] Democritus wrote seventy books. Only fragments survive³⁴. » Pierre Garrigues écrit que « toute poétique demeure fascinée par l'œuvre d'Héraclite dont les fragments eurent la “chance” d'être fragmentés, rongés par le temps³⁵. »

Dans *Les villes de papier*, la narratrice ressent elle aussi une émotion esthétique devant l'inabouti :

J'avais vingt-cinq ans quand on m'a envoyée passer quelques jours à Ottawa afin d'y consulter les manuscrits de Gabrielle Roy [...]. Je me rappelle pourtant, ce matin-là, avoir été gagnée par une émotion qui m'avait prise de court. [...] Ces quelques feuilles étaient la véritable maison de Gabrielle Roy, l'édifice qu'elle avait travaillé à bâtir jusqu'à son dernier souffle, et qu'elle avait laissé inachevé mais debout³⁶.

Il m'apparaît important de préciser que, dans le cas des philosophes pré-socratiques ou de Gabrielle Roy, la fragmentation n'était pas une intention, mais une fatalité. Dans mon corpus de romans, la fragmentation est un choix, une décision esthétique et thématique, une réaction à la réalité.

Toutes ces voix *intentionnellement* fragmentaires ont ceci en commun qu'elles se sentent interpellées par les œuvres inachevées, incomplètes. Comme s'il leur fallait un miroir brisé pour enfin percevoir leur juste reflet.

³³ *Ibid.*, p. 69.

³⁴ Jenny Offill, *Weather*, *op.cit.*, p. 50.

³⁵ Pierre Garrigues, *Poétiques du fragment*, Paris, Éditions Klincksieck, 1995, p. 27.

³⁶ Dominique Fortier, *Les villes de papier*, Québec, Alto, 2020, p. 149.

Le démon de l'anecdote

Je me sens personnellement visé par des critiques de livres que je n'ai pas écrits. Il serait peut-être mieux que je ne sois jamais publié.

Parmi les critiques qui me hantent, il y a celle que le magazine *Lettres québécoises* a publié au sujet du roman *La bête creuse* de Christophe Bernard.

...la ceinture fléchée de Christophe Bernard dépasse quelque peu de sa soutane [...] et le reste du sermon fleuve se transforme en soliloque qui s'éternise. Le rythme du conteur-coureur de fond se distend, l'espace entre deux phrases de verve s'allonge, comme s'il lui fallait reprendre son souffle, *et le démon de l'anecdote bave sur le plus clair des paragraphes* [je souligne]³⁷.

Le démon de l'anecdote bave sur le plus clair des paragraphes. Si cette phrase me tараude autant, c'est parce que j'ai souvent l'impression que mon entreprise littéraire se résume à cela : raconter des anecdotes.

Mais qu'est-ce qui constitue une anecdote? Je trouve un début de réponse chez l'auteur américain George Saunders, qui opère une distinction entre une histoire (*story*) et une anecdote. « What transforms an anecdote into a story is escalation. Or, we might say : when escalation is suddenly felt to be occurring, it is a sign that anecdote is transforming into a story³⁸. » C'est donc l'escalade des conflits (ma traduction de ce que Saunders appelle *escalation*) qui ferait passer l'anecdote au stade de *story*, d'histoire.

Dans mon processus d'écriture, je suis arrivé au stade d'avoir assez de fragments pour commencer à les agencer. J'essaie de voir quel ordre serait le plus logique. Ce faisant, je garde en tête l'escalade des conflits dont parle Saunders. Cela dit, je sais qu'il y aura des moments flottants, des moments libérés de l'injonction de l'intrigue, et oui, disons-le, des moments possédés par le démon de l'anecdote qui, de toute façon, est le propre de l'écriture fragmentaire : « Du fait de sa dimension,

³⁷ Thomas Dupont-Buist, « Conjurer "le miracle des saintes cathodes" », *Lettres québécoises*, no. 169, 2018, p. 30.

³⁸ George Saunders, *A Swim in a Pond in the Rain : In Which Four Russians Give a Master Class on Writing, Reading, and Life*, New York, Random House, 2021, p. 137.

le fragment n'a objectivement ni le temps ni la place pour raconter des histoires, ou bien, au risque de se déborder lui-même, il glisse vers l'anecdote, le mini-scénario, trahi encore une fois par sa définition trop fragile³⁹. »

En relisant *Weather*, je tombe sur cette phrase : « The boys played Legos, then ran around jumping on and off different things. They were soldiers, ninjas, *nothing particularly surprising or revealing of hidden depths*⁴⁰. » J'y lis comme une douce revendication : oui, le fragment peut se permettre l'anecdotique.

Cauchemar

Je rêve souvent que je me fais humilier devant mes proches. Dans l'un de ces rêves, ma famille et moi profitons d'un bon repas dans un resto italien. C'est un endroit sympathique, sans prétention, avec des tonneaux de vin décoratifs et des vignes grimpant aux murs : une imitation convaincante de l'Italie imaginaire.

La quiétude du songe vole en éclats lorsqu'une femme débarque à notre table. Cette femme, c'est Denise Bombardier.

Avec le franc-parler qu'on lui connaît, elle se met à démolir l'ensemble de ma création. Elle dit que c'est insipide, sans âme, sans originalité, et surtout *sans propos*... Il y a de quoi avoir honte. Puis, sans cérémonie, Mme Bombardier retourne s'asseoir à sa table pour terminer ses pâtes. À la nôtre règne un silence de mort. Personne n'ose me regarder. Je comprends que Mme Bombardier a dit tout haut ce que tout le monde pense tout bas : ma production artistique est risible, insignifiante, nombriliste, vide.

C'est peut-être une mauvaise idée d'avoir choisi *L'ère du vide* comme lecture de chevet. Le texte de Lipovetsky donne des munitions à mes cauchemars, car il décrit bien le type d'humour qui

³⁹ Françoise Susini-Anastopoulos, *L'écriture fragmentaire*, op. cit., p. 77.

⁴⁰ Jenny Offill, *Weather*, op.cit., p. 25.

domine dans la société actuelle (et dans mes oeuvres), c'est-à-dire un humour apolitique, inoffensif, « sans négation ni message⁴¹ », un humour qui fonctionne « non comme violation de la norme, mais comme *amplification et reflet du quotidien*⁴² (je souligne) ». Pour Lipovetsky, l'humour d'autrefois avait le mérite d'avoir une fonction claire : renverser la hiérarchie, critiquer l'ordre établi, faire communauté, etc. Tout le contraire, en somme, de l'humour d'aujourd'hui, dit *ludique*.

Il est évident que l'humour ludique est au cœur de ma création. Il vaudrait peut-être mieux que je m'entoure de théories plus encourageantes, de théories qui m'aideraient à trouver le signifiant dans l'insignifiance, de théories qui redonneraient à l'anecdote ses lettres de noblesse, de théories qui me permettraient de tenir tête à Mme Bombardier lors de sa prochaine visite astrale.

J'aimerais être capable de me défendre de la superficialité dont elle m'accuse, peut-être en lui rétorquant, « comme Nietzsche le disait, qu'on ne sait jamais, de la surface ou de la profondeur, ce qui est le plus superficiel ou le plus profond⁴³. »

Chalet

Je flotte au milieu d'un lac, à cheval sur une nouille en styromousse. Ma sœur et moi sommes venus rendre visite à une vieille amie, qui possède un chalet dans les Laurentides. L'été achève. L'eau du lac est froide, limite désagréable. On est loin du quai. Je tiens ma nouille de piscine serrée entre mes cuisses et elle m'apparaît comme un bien faible rempart contre les abysses.

Les filles, elles, ne semblent pas lutter pour leur vie ; elles papotent gaiement. *Qu'est-ce que tu lis de bon, ces temps-ci?* demande ma sœur. Derrière ses lunettes fumées, notre amie fait une moue gênée. *Eille, écoute... Je lis pu ben ben.* Elle accompagne sa confession d'une légère crispation de la bouche.

⁴¹ Gilles Lipovetsky, *L'ère du vide. Essais sur l'individualisme contemporain*, Paris, Gallimard 1983, p. 189.

⁴² *Ibid.*, p. 196.

⁴³ Pierre Garrigues, *Poétiques du fragment*, *op.cit.*, p. 20.

Cette révélation me surprend : de tous les gens que je connais, cette amie est celle que j'associe à la Culture. Sa table basse a toujours été recouverte par les derniers coups de cœur Renaud-Bray, dont elle parlait avec entrain pendant nos rassemblements amicaux. Sur Facebook, elle publie des statuts d'une rare littérature sur son quotidien. Je peine à croire qu'elle ne lise plus. Cette information me fait ressentir un pincement aussi vif que celui provoqué par la température du lac. Si cette amie ne lit plus, *qui* lit encore?

(La sous-question étant : Vaut-il encore la peine d'écrire?)

Plus tard, notre amie explique que, si elle ne lit plus autant qu'avant, c'est à cause de son téléphone.

J'ai envie de lui suggérer des romans fragmentaires comme *Weather* et *No One Is Talking About This*. Pour moi, ces livres procurent un sentiment d'addiction similaire à celui provoqué par TikTok et Instagram. Je parcours leurs fragments avec avidité, à la recherche de la prochaine réflexion ou image qui déclenchera une décharge de dopamine dans mon cerveau.

Ces œuvres sont adaptées pour plaire à ceux qui, comme cette amie et moi, ont vu leur capacité d'attention être amoindrie par les réseaux sociaux. Or, quand je m'aventure sur un site comme Goodreads, je découvre que les romans fragmentaires sont loin de faire l'unanimité. Le reproche le plus fréquent est celui-ci : les lecteurs prévoient qu'ils oublieront tout du livre.

in two months or so it feels like i will not remember 85% of this, which is sad because it is quite timely.

The tiny paragraphs of insight, one after another, remind me a little too much of Twitter. "Good Twitter," but still. I don't think I'm going to remember this in a year⁴⁴.

C'est comme si, à force d'accumuler les images, le roman fragmentaire ne donnait de prise sur rien. Beauté et tragédie du fragment : on referme le livre comme un rêve dont on ne conserve aucun souvenir, sinon une vague impression.

⁴⁴ Commentaires d'internautes récupérés sur le site Goodreads au sujet du roman *Weather*.

Trois observations

En théorie de la création, je rencontre souvent le même conseil : pour écrire, il faut lire, lire, lire! J’obtempère avec grand plaisir, mais je me demande parfois si ce n’est pas cette lecture constante qui m’empêche d’accéder à ma propre voix. À partir de quand a-t-on assez lu? À quel moment ces allers-retours constants à la BAnQ deviennent-ils une manière de fuir l’écriture plutôt que de l’alimenter?

*

Quand j’étudiais en cinéma, une camarade de classe m’a dit : « T’es chanceux, toi, t’as déjà trouvé ta voix. » J’avais pris le compliment, mais il m’avait semblé exagéré, et il me le semble encore quelques années plus tard. Certes, j’explore souvent les mêmes thèmes, et je comprends qu’on puisse dire que j’ai un univers. Mais ai-je vraiment trouvé ma voix si je peux nommer la source d’inspiration derrière chacune de mes phrases?

*

La nouvelliste américaine Lorrie Moore écrit : *A short story is a photograph ; a novel is a film*. Qu’est-ce qu’un fragment, alors? Une photo déchirée? Pendant un moment, cette comparaison me paraît juste. Puis, je change d’opinion. Non, un fragment n’est pas une photo déchirée. C’est accorder trop d’importance à ce qui est hors-cadre, occulté. Pour moi, le fragment est équivalent au *souvenir d’une photo*, un souvenir qui ne retient que les éléments essentiels et qui, au besoin, gomme les trous avec les fabulations de son choix.

Un goût pour la brièveté

Écrire des fragments fait en sorte que je développe un goût pour la brièveté, un amour du concis. Bien vite, ce goût déborde de ma pratique littéraire et s’étend aux autres sphères de ma vie.

Sur un balcon dans Hochelaga, un ami me raconte une anecdote, et j'essaie d'identifier les endroits où j'aurais pu couper. Quand il arrive à sa conclusion, je synthétise à voix haute son récit en une seule phrase : *Donc t'as eu une bad luck à Matane et t'es pas certain de vouloir refaire un road trip.*

Effectivement, répond-t-il, ne sachant pas trop quoi faire de mon intervention.

Au travail, on me demande de remplir un formulaire pour évaluer un collègue. Dans la colonne *Points à améliorer*, j'écris : *Gagnerait à abréger ses explications. Pourrait se rendre plus vite à l'essentiel.* Le formulaire m'indique que j'ai seulement écrit treize mots sur les 500 permis. Je n'en rajoute pas. Je prêche par l'exemple.

Dans un bar karaoké, je croise l'une de mes anciennes camarades du baccalauréat en cinéma. On doit crier pour s'entendre.

What's up avec Manon? elle me demande. *J'en entends pu parler, est-ce qu'elle est morte?*

Non, je réponds. *Pas morte. J'ai juste moins le temps.*

Cette fois, la concision de ma réponse n'a rien à voir avec mon appréciation des formes brèves.

C'est que Manon est devenue un sujet sensible, un sujet dont je peux difficilement parler sans tomber dans une spirale où se mélangent la mélancolie, la fierté et le regret. Ce cocktail d'émotions est nouveau. Quelques mois plus tôt, Manon était encore mon sujet préféré, dont je pouvais discourir des heures durant.

Manon Grenier Memes

L'aventure de Manon a commencé en 2016. À l'époque, je terminais mes études en cinéma, et je commençais à réaliser à quel point la production d'un film est un *long* processus. Il y avait beaucoup trop d'étapes à franchir avant de pouvoir donner forme à une idée.

Comme j'étais impatient de créer, j'ai ouvert une page Facebook sur laquelle je consignais des idées aussitôt qu'elles me venaient à l'esprit. Le contenu était majoritairement humoristique, articulé autour du thème de la vie en banlieue, et raconté par le personnage qui donnait son nom à la page, *Manon Grenier Memes*. J'ai commencé en publiant des mèmes traditionnels, c'est-à-dire une image accompagnée d'une phrase, puis j'ai bifurqué vers des textes de fiction.



Manon a été quelque chose comme une école de la fragmentation.

Comme les histoires de Manon étaient publiées sur Facebook, je n'avais pas le choix de faire court. J'ai aussi pris l'habitude d'aérer mes textes avec des retours à la ligne fréquents, parce que j'avais peur de rebuter mes lecteurs avec des blocs de prose trop imposants.

Cela a donné une forme qui évoquait la poésie, créant un contraste avec le prosaïsme du contenu. Je pense que l'aspect humoristique tenait beaucoup à cette hybridité poésie/anecdote, deux genres

qu'on tend à opposer : « la poésie (...) fuit l'anecdote, l'intrigue, pour essayer d'exprimer quelque chose d'essentiel⁴⁵. »

Un phénomène intéressant s'est produit : des gens m'ont écrit pour me dire qu'ils aimaient lire à voix haute les textes de Manon. Dans certains groupes d'amis, il y avait une Manon désignée, qui interprétait les monologues du personnage pour amuser les autres.

Quand j'ai appris cela, je me suis aventuré davantage dans la voie de l'oralité, glissant des rimes et des assonances dans mes fragments. Je voulais que les textes chatouillent la langue, que les lecteurs s'en servent comme une partition.

Les habitudes de création acquises avec Manon, je les applique à *Fantaisie-des-Mille-Îles*, à deux différences près.

Sur Facebook, j'utilisais des photos provenant de banques d'images pour donner un visage aux personnages. Ces images contribuaient au plaisir de lecture en donnant une tangibilité aux anecdotes racontées.

Parfois, j'ai envie d'explorer une approche multimédia avec *Fantaisie-des-Mille-Îles*, en y ajoutant un code QR qui redirigerait vers des images représentant les personnages et leur environnement. J'ignore si un tel dispositif serait ingénieux ou paresseux, s'il enrichirait l'expérience du lecteur ou insulterait sa capacité à imaginer lui-même les personnages.

Pour un créateur au tempérament indécis comme moi, publier en fragments sur Internet s'est révélé salvateur. Je pouvais, après chaque séance d'écriture, prendre le pouls de la communauté virtuelle, voir ce qu'elle aimait ou non, et m'orienter en conséquence.

De quoi est fait le discernement de l'auteur? demande Suzanne Jacob. À cette époque, j'aurais eu une réponse claire à la question centrale de *La bulle d'encre* : mon discernement était fait de données numériques chiffrables et de commentaires. Si 4600 personnes avaient liké le texte sur la

⁴⁵ Pierre Garrigues, *Poétiques du fragment*, op.cit., p. 25.

laveuse/sécheuse, j'en venais à la conclusion que la Manon comico-méditative était plus intéressante que la Manon sournoise, et je poursuivais l'écriture dans cette direction.

On répète toujours que l'écriture est une entreprise solitaire. Avec Manon, elle ne l'était pas.

Aujourd'hui, la boussole créative que m'offraient les réseaux sociaux me manque. Je m'habitue mal au silence qui suit la complétion d'un fragment. Dans les moments de doute, je me rappelle ceci : si Facebook a longtemps pu m'offrir un puissant moteur de création, il a éventuellement fini par mener Manon à sa perte. Car à force de créer pour plaire à mes abonnés, le champ des possibles s'est progressivement rétréci, de sorte que je me suis éventuellement retrouvé prisonnier d'un polygone de contraintes étouffant.

Manon : Le livre

Un jour, une éditrice m'a contacté pour discuter de la possibilité de faire un livre basé sur Manon. Un livre! C'était une solution pour m'extraire du regard paralysant du cyberspace et retrouver le plaisir de raconter ces petites tranches de vie.

Mais l'éditrice avait d'autres plans en tête. *On serait curieux que t'aïlles ailleurs. On veut pas d'autres tranches de vie. On veut la grande aventure de Manon.*

Autrement dit, le fragment était hors de question. Pas étonnant que je n'aie jamais été capable d'écrire le livre.

Encore et toujours, cette citation de Joubert me poursuit : *Je suis comme une harpe éolienne qui rend quelques beaux sons, mais qui n'exécute aucun air.*

Humour

Si Manon m'a appris une chose, c'est que l'écriture fragmentaire est un terrain favorable à l'humour, car elle multiplie les possibilités d'arriver à une chute. C'est ce qu'explique Susini-Anastopoulos :

Nombreux sont en effet les écrivains qui ont vu et continuent de voir dans la note plus ou moins brève, d'allure aphoristique, l'occasion d'utiliser, de « caser », de valoriser à peu de frais les « chutes » de leur activité littéraire, la forme apophtegmatique suffisant souvent à conférer à la moindre banalité une sorte de dignité, par l'action combinée d'un certain ton badin et de pas mal de pédanterie⁴⁶.

Patricia Lockwood, autrice de *No One is Talking About This*, roman qui se lit comme une série de tweets surréalistes, explore justement une écriture modelée sur les diktats des réseaux sociaux, dont cet *impératif de la chute* (ma traduction du terme employé par Lockwood, *punchiness imperative*⁴⁷) qui nous pousse à clore chacune de nos interventions virtuelles sur une note humoristique.

Pour moi, le plaisir du fragment tient à cette possibilité de multiplier les finales. Pour Barthes, c'est précisément le contraire :

Aimant à trouver, à écrire des débuts, il tend à multiplier ce plaisir : voilà pourquoi il écrit des fragments : autant de fragments, autant de débuts, autant de plaisirs (mais il n'aime pas les fins : le risque de clause rhétorique est trop grand : crainte de ne pas savoir résister au dernier mot, à la dernière réplique⁴⁸).

Lockwood écrit des fragments pour le plaisir de *finir* ; Barthes, lui, pour le plaisir de *commencer*. Encore une fois, je constate que la forme fragmentaire échappe à une définition consensuelle.

⁴⁶ Françoise Susini-Anastopoulos, *L'écriture fragmentaires*, op. cit., p. 51.

⁴⁷ Mark O'Connell, « No One Is Talking About This by Patricia Lockwood review – life in the Twittersphere », *The Guardian*, <https://www.theguardian.com/books/2021/feb/12/no-one-is-talking-about-this-by-patricia-lockwood-review-life-in-the-twittersphere>, 2021, consulté le 20 septembre 2023

⁴⁸ Roland Barthes, *Roland Barthes par Roland Barthes*, Paris, Seuil, 1975, p. 98.

De mon côté, quand j'écris un fragment, je suis à la recherche d'une impression de liberté. Et cette impression, je ne l'atteins que très rarement quand je connais à l'avance ce que je souhaite raconter. C'est ce que j'ai découvert pendant mon processus de création.

Mes décisions narratives préférées sont celles prises directement sur la page plutôt que celles imaginées en rêvassant dans le métro. Plus j'en connais à l'avance sur une scène, plus l'écriture sera difficile. Je me retrouve souvent déçu, incapable de peindre la vision que j'avais en tête, et qui me semblait pourtant accessible.

Pour écrire, je dois donc préserver un certain équilibre entre ignorance et connaissance. Disons qu'une phrase intrigante me traverse, comme celle qui ouvre ma création : « En 1999, ma mère s'est gravement blessée à l'œil gauche. » Déjà, j'ai envie d'en savoir plus. Mais il faut que j'évite de développer une représentation mentale trop précise de la scène : le travail doit se faire sur la page.

Ode au surligneur

Je préfère lire en compagnie d'un surligneur. Avec un surligneur, l'expérience de lecture redouble d'intensité. Ce n'est plus une randonnée pédestre, c'est une chasse. Je piste la page avec attention, la main sur mon Sharpie, prêt à dégainer à tout moment. Je tourne les pages avec délicatesse, puis j'abats les passages inspirants d'un trait fluo.

En voici justement un, croisé ce matin dans le recueil de nouvelles *Get in Trouble* de l'autrice américaine Kelly Link : « On Friday, Fran went back to school. Breakfast was a spoon of peanut butter and dry cereal. She couldn't remember the last time she'd eaten. *Her cough scared off the crows when she went down to the county road to catch the school bus*⁴⁹. »

Le passage en italique m'a procuré un agréable sentiment de satisfaction. J'apprécie de la phrase son *efficacité*. C'est une phrase simple, mais qui dit beaucoup de choses en peu de mots, et qui les dit de manière inventive.

⁴⁹ Kelly Link, *Get in Trouble*, New York, Random House, 2016, p. 15.

Si les nouvellistes et les fragmentaires diffèrent à bien des égards, ils se rejoignent dans leur penchant pour la concision. Au sujet de la structure narrative, George Saunders écrit : « Every structural unit needs to do two things : (1) be entertaining in its own right and (2) advance the story in a non-trivial way. [...] When a story is “advanced in a non-trivial way,” we get the local color and something else⁵⁰. »

La phrase de Kelly Link est un exemple probant du conseil donné par Saunders : elle est à la fois divertissante (l’image des corbeaux qui détalent en raison de la quinte de toux de la protagoniste) et pertinente pour la structure narrative (on comprend que la protagoniste quitte sa maison pour se diriger vers l’école). La « couleur locale » dont parle Saunders est également présente : le lecteur se fait une meilleure idée du milieu rural dans lequel évolue Fran, avec ses corbeaux nerveux et ses chemins de terre sinueux.

Pour les nouvellistes comme pour les fragmentaires, la phrase est une unité qui doit contenir un maximum d’informations. Cette découverte guide mon écriture. Prenons cette phrase, qui clôt le fragment qui concerne l’accident d’Évangéline : « Ce jour-là, les mots *lacération* et *cornéenne* ont fait leur entrée dans mon vocabulaire florissant de petit gars de sept ans. » L’âge du narrateur, son tempérament vantard (*vocabulaire florissant*) et le dénouement de l’accident (*lacération cornéenne*) sont condensés en une même phrase.

Pop!

Il y a quelque chose de rassurant dans le fait d’écrire de petites unités narratives. Je travaille avec l’espoir qu’il y aura, au bout du compte, un ou deux fragments méritoires à extirper du bric-à-brac. Comme ces albums musicaux qui, à défaut d’être mémorables d’un bout à l’autre, offrent au moins une chanson digne d’intérêt.

⁵⁰ George Saunders, *A Swim in a Pond in the Rain*, op. cit., p. 42.

L'analogie fragment/musique se retrouve dans la grande majorité des textes théoriques que je consulte. Pour Barthes, « le fragment a son idéal : une haute condensation, non de pensée, ou de sagesse, ou de vérité (comme dans la Maxime), mais de musique : au développement s'opposerait le "ton", quelque chose d'articulé et de chanté, une diction : là devrait régner le timbre⁵¹. »

Quand elle énumère les vertus du texte court, Susini-Anastopoulos pourrait tout aussi bien être en train de décrire une chanson de, disons, Britney Spears : « Le petit fait, le petit texte sont pratiques, peu encombrants, la mémoire les accueille, les situe, les retient et, surtout, ils ont quelque chose d'inoffensif et de rassurant⁵². » Inoffensif et rassurant. Le fragment trouverait-il un proche parent dans la chanson pop?

Bien qu'il ne se réclame pas de la forme fragmentaire, l'auteur George Saunders érige aussi la chanson pop comme modèle à suivre :

[...] the goal of writing should be to produce something that feels like a spontaneous joyful outpouring but that is, on closer inspection, too finely made to be (merely) that - the story as fossil evidence of a deep process of exploration that, in our reading experience of it, is as fast and natural as a pop song⁵³.

Je compose mes fragments en gardant en tête les principes de *musicalité* et de *condensation*, avec, entres autres, des retours à la ligne et la récurrence d'un même mot :

Mais la réalité était tout autre.
La réalité tenait un panier de muffins aux noix, serti d'un beau ruban rouge.
Et la réalité espérait de tout cœur que nous n'ayons pas d'allergies.

⁵¹ Roland Barthes, *Roland Barthes, op. cit.*, p. 98.

⁵² Françoise Susini-Anastopoulos, *L'écriture fragmentaires, op. cit.*, p. 77.

⁵³ George Saunders, *Tenth of December*, New York, Random House, 2013, p. 260.

Entre liberté et contrainte

Plus qu'une investigation théorique sur le fragment, ce mémoire m'aura permis de développer une méthode de travail. Le processus d'écriture s'est opéré en suivant deux modalités. La première était axée sur un désir de liberté absolue, inspirée par le travail des fragmentaires. Mon *modus operandi* était le suivant : j'attendais qu'une pensée vienne pour la cueillir, à la manière de Joubert.

Ainsi, je croyais assurer une certaine pureté des idées. Je n'allais pas « faire de la saucisse », comme on le dit des scénaristes produisant des pages à la chaîne. À ce stade de l'écriture, j'étais convaincu que mon œuvre allait être composée de ces bribes narratives disparates, et que le travail de réagencement serait mineur.

Puis j'ai frappé un mur.

Certes, les fragments s'accumulaient, les idées fusaient, mais l'ensemble manquait de cohésion. J'étais paralysé devant l'horizon des possibles - ce qui est ironique, car j'avais précisément choisi la forme fragmentaire pour ses promesses de liberté!

James Baldwin écrit : « For nothing is more unbearable, once one has it, than freedom⁵⁴. »

Ce n'est pas un hasard si cette citation est en exergue du roman *The Candy House* de Jennifer Egan, une autrice qui carbure à la *contrainte* :

When I've hit on a form that I can use to tell a particular story - the epistolary, or a story narrated as "we" in the first-person plural, or a spy narrating her actions in the form of short thoughts-bulletins - I feel an unexpected sense of freedom and possibility and discovery⁵⁵.

⁵⁴ Jennifer Egan, *The Candy House*, Scribner, New York, 2022. La citation en exergue est tirée du roman *Giovanni's Room* de James Baldwin.

⁵⁵ Victoria Festival of Authors, *Q&A with Jennifer Egan*, en ligne, < www.victoriafestivalofauthors.ca/2022/08/16/qa-with-jennifer-egan >, consulté le 23 septembre 2023.

Pendant mon processus d'écriture, j'avais fait l'expérience de la liberté. Mais pour compléter ma création, j'allais devoir faire des choix. C'est là que la deuxième modalité d'écriture s'est déployée : celle de la *contrainte*.

À ce sujet, George Saunders écrit :

I love writing under some sort of verbal constraint that forces me to stay within a narrow band of language. Once the reader and writer have "agreed upon" the constraint, virtuosity becomes possible. In any event, constraint helps me to proceed. If, on the other hand, you say, "Write in any way you like, about, you know, whatever, and make it *wonderful!*" - that is going to freeze me right up. So it's a gimmick, really - a technique. A sort of contract agreed upon by writer and reader. The writer says, "Mind if I try this? It helps me." And the reader goes, "Well, it's kind of annoying. But will you eventually make it worth my while? Will that quirk eventually turn out to not only have thematic resonance but be essential to the aesthetic and game of the story?"⁵⁶

Pour trouver ma contrainte, j'ai pris un pas de recul face à ma création. J'ai revisité mes fragments à la recherche d'une ligne directrice. Je l'ai identifiée: *la relation du narrateur avec les livres*. Le travail de réagencement pouvait commencer. Certains fragments ont été resserrés autour de ce thème, d'autres ont été supprimés ; un chapitre qui racontait la passion du narrateur pour le cinéma d'horreur a été remplacé par l'aventure de la Nuit à la Bibliothèque. J'ai revu les personnages secondaires pour qu'ils se distinguent par leur rapport à la fiction : Évangéline la crée, Marie-Claude la consomme, et Jocelyne l'abhorre.

Bref, j'avais trouvé ma contrainte : faire graviter mes fragments autour de la thématique du rapport à la fiction. Paradoxalement, cette contrainte m'a permis de retrouver mon élan, ma liberté. Cette contrainte a aussi influencé le langage du narrateur.

⁵⁶ George Saunders, *Tenth of December*, op. cit., p. 260.

Une danse paradoxale

Un mot, d'abord, à propos de mon propre rapport au langage. Mes romanciers préférés sont ceux dont la prose oscille entre les registres soutenu et familier. Je pense, entre autres, à Patrick Brisebois et à Paul-Serge Forest. Prenons, par exemple, ce passage du roman *Tout est ori* : « Les noms des choses, en était-il venu à se dire, sont comme de vieilles blagues semées par nos ancêtres pour nous parler d'une réalité ou nous inviter à la connivence. On peut les pogner ou non⁵⁷. » Le style narratif est littéraire, recherché, tout en se permettant l'intrusion d'une expression familière. La cohabitation entre les deux registres sert l'humour et donne toute sa saveur à la narration.

Au départ, j'avais l'intention de mélanger les deux registres dans ma création. Mais maintenant que j'avais identifié le cœur battant du texte (le rapport à la littérature), j'ai décidé d'évacuer les traces d'oralité de la narration, ne les conservant que dans les dialogues.

Je crois qu'il existe une échelle de gradation entre le registre familier et soutenu, et que l'auteur peut ajuster son gradateur selon les besoins du texte, l'humeur du personnage, la tournure d'un événement. Dans le cas de ma création et de ses thématiques (grandir avec une romancière, désir d'écrire, pouvoir de la littérature), j'ai décidé d'ajuster mon gradateur en direction d'un style plus soutenu. À travers les fragments, mon narrateur s'efforce de faire de la littérature, comme sa mère. Il se raconte avec un élan narratif propre au roman d'aventures.

En somme, cette exploration de l'écriture fragmentaire m'a fait traverser trois étapes distinctes : il y a eu, d'abord, l'expérience de la liberté propre au fragment, puis une paralysie devant l'étendue des possibles, enfin le retour à la liberté par le biais de la contrainte. Mon approche du fragmentaire nécessite une danse constante entre liberté et contrainte. Un paradoxe dans lequel j'ai appris à plonger. Comme l'écrit Schlegel : « Il est aussi mortel pour l'esprit d'avoir un système que d'en avoir aucun. Il faudra donc qu'il se décide à joindre les deux⁵⁸. »

⁵⁷ Paul-Serge Forest, *Tout est ori*, Montréal, VLB éditeur, 2021, p. 5.

⁵⁸ Pierre Garrigues, *Poétiques du fragment*, op. cit., p. 20. Schlegel est cité.

BIBLIOGRAPHIE

Œuvres théoriques

Barthes, Roland, *Roland Barthes par Roland Barthes*, Paris, Seuil, 1975.

Davis, Lydia, *Essays one*, New York, Farrar, Straus and Giroux, 2019.

Dupont-Buist, Thomas, « Conjuré “le miracle des saintes cathodes” », *Lettres québécoises*, no. 169, 2018, p.30.

Garrigues, Pierre, *Poétiques du fragment*, Paris, Éditions Klincksieck, 1995.

Jacob, Suzanne, *La bulle d'encre*, Montréal, Boréal, 2001.

Kéchichian, Patrick, « Écrire en fragments », *Études*, no. 4, 2016, p. 73.

Montandon, Alain, *Les formes brèves*, Paris, Hachette, 1992.

Oates, Joyce Carol, « The Guest Word », *The New York Times*, <https://www.nytimes.com/1972/06/04/archives/whose-side-are-you-on.html>, 1972., consulté le 20 septembre 2023.

O’Connell, Mark, « No One Is Talking About This by Patricia Lockwood review – life in the Twittersphere », *The Guardian*, <https://www.theguardian.com/books/2021/feb/12/no-one-is-talking-about-this-by-patricia-lockwood-review-life-in-the-twittersphere>, 2021., consulté le 20 septembre 2023.

Saunders, George, *A Swim in a Pond in the Rain: In Which Four Russians Give a Master Class on Writing, Reading, and Life*, New York, Random House, 2021.

Scuts, Joanna, « Jenny Offill: ‘I no longer felt like it wasn’t my fight’: Interview », *The Guardian*, <https://www.theguardian.com/books/2020/feb/08/jenny-offill-interview>, 2020, consulté le 16 septembre 2023.

Susini-Anastopoulos, Françoise, *Écriture fragmentaire: Définitions et enjeux*, Paris, Presses Universitaires de France, 1997.

Œuvres de fiction

Brisebois, Patrice, *Le modèle de Nice*, Montréal, Le Quartanier, 2018.

Forest, Paul-Serge, *Tout est ori*, Montréal, VLB éditeur, 2021.

Fortier, Dominique, *Les ombres blanches*, Québec, Alto, 2022.

Link, Kelly, *Get in Trouble*, New York, Random House, 2016

Offill, Jenny, *Weather*, New York, Alfred A. Knopf, 2020.

Saunders, George, *Tenth of December*, New York, Random House, 2014.

Storr, Will, *The Science of Storytelling*, New York, Abrams Press, 2020.